

UNIVERSITÉ DE ZAGREB
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
DÉPARTEMENT D'ÉTUDES ROMANES

Étudiante :

Barbara Lovrinić

**La comparaison des éléments de syntaxe du
français et du croate dans un corpus parallèle**

Mémoire de Master 2

Directrice de la recherche :

dr. sc. Gorana Bikić-Carić

Zagreb, le 14 octobre, 2013.

Sommaire

1. Introduction	3
2. Le corpus et la linguistique de corpus	5
2. 1. La définition du corpus	5
2. 2. La linguistique de corpus	6
2. 3. La critique chomskyenne	8
2. 4. L'utilisation des corpus en traduction.....	10
3. L'article en français.....	12
3. 1. La langue française et l'article	12
3. 2. L'article défini	12
3. 3. L'article indéfini	14
3. 4. L'article partitif.....	15
3. 5. L'absence d'article.....	15
4. Les équivalents de l'article en croate	17
4. 1. Le déterminant indéfini <i>jedan</i>	17
4. 2. Le déterminant démonstratif	18
4. 3. L'opposition accusatif / génitif.....	19
4. 4. L'ordre des mots.....	19
4. 5. L'aspect verbal	20
4. 6. Les adjectifs	21
5. L'analyse du corpus et les conclusions.....	22
5. 1. Les résultats inattendus	24
6. Nos réflexions sur les résultats	26
7. Conclusion générale	29
8. Références bibliographiques.....	31
9. Annexes	33
9. 1. Le texte original <i>La fièvre</i> de J. M. G. Le Clézio (pages 9-27).....	33
9. 2. L'essai de traduction.....	48
9. 3. Les tableaux des exemples retenus	62

1. Introduction

Chaque langue est un système de structures différent de celui des autres langues et la même expérience du monde s'analyse différemment dans les langues différentes. Dans un tel système, l'individu non seulement communique, mais aussi analyse, aperçoit ou néglige tel ou tel type de phénomènes ou de relations dans lesquelles il construit sa façon de raisonner. C'est bien notre langue qui organise notre vision de l'univers. Dans cette optique, la traduction est une forme unique de communication linguistique et culturelle parce qu'elle implique bien plus que la simple compréhension des subtilités d'une langue et de la structuration de la langue source et de la langue cible (Baker 1998 : 480). Moins les langues sont proches, moins les correspondances lexicales et syntaxiques se prêtent à la traduction des textes.

Dans ce mémoire, nous comparerons l'article en français et ses équivalents en croate dans un corpus parallèle. Nous commencerons notre travail par une définition générale du corpus. Tout d'abord, il serait utile de rappeler que suivant la définition de John Sinclair, l'un des fondateurs de la linguistique de corpus, le corpus n'est pas un simple ensemble de textes ou de documents que l'on pourrait trouver sous forme numérique, mais qu'il doit obéir aux critères qui sont élaborés en vue d'une étude linguistique. Ainsi, les notions d'échantillonnage et de représentativité jouent un rôle essentiel dans les corpus. Nous allons aussi montrer que l'utilisation d'un corpus bilingue de traduction est une approche initiale utile qui permet d'effectuer certains appariements d'équivalents de traduction.

Dès l'introduction, il faut tenir en compte que les corpus parallèles sont des ensembles de textes où l'on peut faire correspondre chaque unité du texte en langue de départ avec chaque unité de texte en langue d'arrivée. Cependant, dans la mesure où les traducteurs choisissent souvent la traduction littérale quand elle est possible et évitent de traduire certains verbes par de stricts équivalents syntaxiques afin de contourner certaines difficultés inhérentes à leur traduction, la partie du corpus bilingue qui correspond à la langue d'arrivée est parfois d'une moins grande richesse lexicale que celle correspondant à la langue de départ (Maniez 2001 : 562).

Dans la suite de notre mémoire, nous allons voir comment la langue et la parole, ainsi que les différents points de vue ou différentes linguistiques que ces deux pendants d'une même « dualité » se rejoignent au sein de la linguistique de corpus. Puis dans le sous-chapitre sur la critique chomskyenne, nous présenterons les arguments principaux de Noam Chomsky, célèbre linguiste américain, selon lequel la linguistique de corpus n'existe

pas (Rastier 2005).

Dans le chapitre suivant, nous nous concentrerons sur l'article en français et ses différents emplois. Nous présenterons plus en détail la classification de l'article sur laquelle nous allons nous appuyer. Puis, le chapitre sur le croate nous montrera les différentes expressions de la détermination du nom. Comme équivalents de l'article, nous citerons *jedan*, le démonstratif, l'opposition entre l'accusatif et le génitif, l'ordre des mots, l'aspect verbal et les formes définies et indéfinies de l'adjectif.

Après l'exposition de la partie théorique, notre tâche sera d'analyser notre corpus parallèle. Il consiste en un texte en français et en notre traduction en croate. Pour les besoins de notre recherche, nous avons choisi de traduire un extrait du roman *La fièvre* de J. M. G. Le Clézio (pages 9-27). Les chapitres suivants serviront pour présenter les résultats, ainsi que les problèmes que nous avons rencontrés. Parmi ceux, un chapitre est consacré aux résultats inattendus de notre recherche. Et pour finir, nous nous consacrerons à nos conclusions.

2. Le corpus et la linguistique de corpus

2. 1. La définition du corpus

Avant d'expliquer en détail ce que « le corpus » représente en linguistique, il est nécessaire de savoir le sens que peut prendre ce mot. Le Portail linguistique croate¹, ainsi que le Grand dictionnaire de la langue croate², précisent que ce mot est d'origine latine où il désigne : 1. Corps (d'homme ou d'animal) ; 2. Recueil de données, documents et du matériel traité par ordinateur et destiné à être utilisé dans des concordances, des thesaurus, etc. ; ou 3. Grande unité militaire formée de plusieurs divisions. En français aussi, il a plusieurs sens. Le dictionnaire *Le Petit Robert* nous en donne la définition suivante : **CORPUS** *n. m.* (1863 ; « hostie », 1642 ; *mot lat.* « Corps »). 1. *Dr.* Recueil de pièces, de documents concernant une même discipline. Corpus d'inscriptions latines et grecques. 2. *Ling.* Ensemble fini d'énoncés réels réuni en vue de l'étude d'un phénomène linguistique. Corpus écrit, oral. Corpus ferme ; ouvert, qui peut être augmenté. Le Larousse en donne la définition suivante : **CORPUS** *n. m.* (*mot lat.* corps). *Didact.* Ensemble de textes, de documents fournis par une tradition ou rassemblés pour une étude, en particulier pour une étude linguistique. Dans le sens général, mais linguistique du terme, chaque ensemble de documents ou, plus précisément, un ensemble de textes, de bases de données textuelles pourrait être un corpus (McEnery et Wilson 1996 : 21). Il convient de dire que, quand il s'agit de dictionnaires, seulement le portail de la langue croate dans sa définition linguistique précise que le terme « corpus » est utilisé surtout pour un ensemble de textes sous forme électronique qui sont lisibles pour la machine et traitables informatiquement.

John Sinclair, grand spécialiste américain et l'un des fondateurs de la linguistique de corpus, dans sa définition du corpus nous révèle un élément qui est plus important : Un ensemble de morceaux de langue qui sont sélectionnés et ordonnés selon des critères linguistiques explicites afin d'être utilisé comme un échantillon de la langue. En premier lieu, cette définition nous indique que le corpus est un ensemble de morceaux de langue, ou autrement dit, qu'il est constitué de données linguistiques. Ensuite, d'après Sinclair, le corpus est sélectionné et organisé selon des critères linguistiques explicites (Tognini-Bonelli 2001 : 53). Il est bien évident que c'est la notion de « critère » qui est également un élément clé dans cet énoncé. Suivant cette définition, il est important qu'un ensemble de données homogènes appartienne à un genre particulier. En d'autres mots, les données

¹ Hrvatski jezični portal: http://hjp.novi-liber.hr/index.php?show=search_by_id&id=e111XRQ%3D

² *Veliki rječnik hrvatskoga jezika*

doivent être collectées avec une réflexion préalable sur ce qui motive le rassemblement des documents. En plus, la taille du corpus (quantité) et son équilibre (qualité) assurent que les données obtenues d'un tel corpus peuvent être considérées représentatives et pertinentes (McEnery et Wilson 1996 : 62). De même, l'un des principaux conseils de Sinclair concernant la conception des corpus porte sur leur taille. Selon lui, un corpus doit être le plus grand possible: « Le seul conseil que je donnerai est qu'un corpus doit être aussi grand que possible, et doit pouvoir continuer à croître³. » (Tognini-Bonelli 2001 : 2) Dans son livre *Corpus, Concordance, Collocation* Sinclair note que la plupart des corpus, afin qu'ils soient représentatifs de la langue, ont tendance à utiliser un système d'échantillonnage. Cela veut dire que les corpus en utilisant ce système, avec le même nombre de mots que s'ils avaient pris des textes entiers, couvrent une plus grande variété de genres textuels. De cette manière-là, ils évitent de représenter une langue en prenant des textes entiers. C'est l'approche aussi du LOB (Lancaster-Oslo-Bergen Corpus), l'un des premiers corpus électroniques (Sinclair 1991 : 19).

2. 2. La linguistique de corpus

Nous avons vu ce que l'on entend par corpus, et ces deux définitions des dictionnaires nous permettent de voir que le corpus recouvre l'idée d'un ensemble sur lequel une étude va se baser. Dans sa définition du corpus, Elena Tognini-Bonelli (2001 : 2), elle aussi, précise que les corpus sont utilisés pour une analyse linguistique : « Le corpus peut être défini comme un ensemble de textes, acceptés comme étant représentatifs d'une langue donnée, et rassemblés afin de pouvoir être utilisés pour une analyse linguistique. En général, il y a un consensus sur le fait qu'un corpus est fait de langue naturelle, authentique⁴. » Une dimension nouvelle apparaît alors, le corpus étant ici composé de langue « naturelle, authentique ». L'idée d'une représentation authentique est bien essentielle au corpus quand on rassemble les textes et les met en relation. Sinclair utilise le terme *naturalness* pour décrire les contraintes qui déterminent la relation exacte de tout fragment de texte avec le texte qui l'entoure (Sinclair 1991 : 6). Dans cette optique, selon McEnery et Wilson (1996 : 1), la linguistique de corpus est l'étude de la langue basée sur l'usage du langage de la vie réelle. Nous pourrions dire que la linguistique de corpus

³ « *The only guidance I would give is that a corpus should be as large as possible, and should keep on growing.* »

⁴ « *A corpus can be defined as a collection of texts, assumed to be representative of a given language put together so that it can be used for linguistic analysis. (...) in general, there is a consensus that a corpus deals with natural, authentic language.* »

est une méthode plutôt qu'un aspect du langage qui nécessite une description détaillée. Il s'agit d'une méthode qui pourrait être utilisée dans presque tous les domaines de la linguistique, mais elle ne définit pas le domaine de la linguistique elle-même (McEnery et Wilson 1996 : 2). D'ailleurs, c'est une discipline qui s'intéresse à l'étude de la langue et qui facilite l'analyse linguistique de divers phénomènes.

Il est bien clair que ces analyses linguistiques ne seraient pas exactes et elles seraient presque impossibles sans les premiers corpus sous forme électronique. John Sinclair (1991 : 14) a concrétisé cette idée d'une collection de textes informatisée: « Le corpus doit avoir le matériel sous forme électronique⁵. » Pour appuyer cette idée, quelques définitions du corpus ajoutent aussi que le corpus doit remplir encore d'autres exigences afin d'atteindre son but : « Le corpus est un ensemble informatisé de textes authentiques, pouvant être analysés ou traités de façon automatique ou semi-automatique⁶. » (Tognini-Bonelli 2001 : 55) Par conséquent, non seulement que cet ensemble doit être structuré, mais il est important (mais non obligatoire) qu'il se présente sur un support informatique. Comme les ordinateurs ont un rôle essentiel dans la linguistique de corpus, la naissance de la linguistique de corpus est attachée au développement rapide de technologies informatiques. Alors, la linguistique de corpus est entrée en scène dans les années cinquante du XX^e siècle. L'informatisation et les premiers corpus sous forme électronique ont permis l'analyse de divers faits ou problèmes linguistiques. De cette manière il devient possible, par exemple, de compter les occurrences d'un mot et de créer ensuite un index des mots dans un texte. On appelle cette méthodologie d'analyse textuelle *les concordances*. Sinclair formule un autre terme aussi bien important pour la linguistique de corpus. C'est *la collocation* qui est une occurrence de deux ou plusieurs mots au sein d'une phrase (Sinclair 1991 : 170). Il serait possible d'en conclure que les études basées sur le corpus s'intéressent d'abord aux régularités, et qu'elles ne s'intéressent pas à la créativité. Pourtant, ce n'est pas complètement vrai. John Sinclair explique que le premier intérêt pour les phénomènes répétitifs ne signifie pas que les événements uniques et ponctuels sont nécessairement ignorés, mais qu'ils ne peuvent pas être évalués en l'absence d'un cadre d'interprétation fourni par les événements répétés (Baker 1998 : 483-484). Dans cette optique, il faut tenir en compte qu'il n'y a pas de règles absolues. Les analyses de traductions basées sur le corpus doivent toujours faire la part entre le général et le

⁵ « A corpus has to have the material in electronic form. »

⁶ « A corpus is taken to be a computerised collection of authentic texts, amenable to automatic or semi-automatic processing or analysis. »

spécifique, cela veut dire, entre la norme et l'exception. La question est de savoir ici si l'énumération et la description de la *performance* sont vraiment les objectifs de la linguistique ou s'il s'agit plutôt de l'introspection et la description de la *compétence* linguistique (McEnery et Wilson 1996 : 10). Nous verrons maintenant comment les différentes interprétations ont mené à des questionnements et des pratiques différentes tout au long du vingtième siècle.

2. 3. La critique chomskyenne

Dès ses débuts, la linguistique de corpus développée par un de ses principaux chercheurs, John Sinclair, est empirique. Contrairement au rationalisme, l'empirisme est une approche linguistique qui est basée sur l'analyse des données externes (comme les textes et les corpus). Nous pourrions dire que le corpus est considéré comme une base empirique à partir de laquelle les linguistes peuvent extraire des données et des phénomènes sans avoir une quelconque attente ou hypothèse préalable à leur recherche (McEnery et Wilson 1996 : 178). Il est bien connu que Ferdinand de Saussure, souvent considéré comme le père fondateur de la linguistique moderne, dans son ouvrage principal *Cours de linguistique générale* (Payot, 1916) notait que la linguistique devait avoir pour objet la langue, qu'il différenciait de la parole qui en était la réalisation concrète et partielle. Selon lui, la langue est un fait social, une norme que chaque individu percevait à travers la masse, et la parole est l'actualisation de la langue par chaque individu. Saussure (1979 : 37) affirmait que les deux entités communiquaient ensemble, mais que la langue devait être étudiée séparément de toute autre considération : « Sans doute, ces deux objets sont étroitement liés et se supposent l'un l'autre: la langue est nécessaire pour que la parole soit intelligible et produise tous ses effets; mais celle-ci [la parole] est nécessaire pour que la langue s'établisse (...) c'est la parole qui fait évoluer la langue. (...) Il y a donc interdépendance de la langue et de la parole; celle-là [la langue] est à la fois l'instrument et le produit de celle-ci. » Dans les années 1960, un nouveau courant est né aux États-Unis, sous la direction de Noam Chomsky. La dichotomie chomskyenne de la compétence et de la performance est en fait une radicalisation de cette distinction langue/parole. Pour lui, la compétence n'a quasiment plus rien à voir avec la performance. Chomsky a défini ce paradigme comme la capacité de construire et de reconnaître l'ensemble des énoncés grammaticalement corrects d'une langue pour un locuteur (la compétence) d'une part, et l'ensemble effectif des énoncés produits (la performance) d'autre part. Profondément

rationaliste, Chomsky a rejeté l'approche empiriste dans une série de ses publications (McEnery et Wilson 1996 : 4). Son approche est en réalité basée sur l'introspection avec des procédures de découverte déductives. Chomsky a indiqué qu'un corpus ne pouvait jamais être représentatif d'un ensemble plus grand. Ainsi, il s'est opposé à l'analyse de corpus de langues particulières aboutissant à des généralisations.

Évidemment, le langage est infini et la production de langage croît chaque jour (McEnery et Wilson 1996 : 8). Donc, il est simplement impossible de créer un corpus qui puisse représenter la langue dans son ensemble. En d'autres mots, aucun corpus ne peut contenir toutes les occurrences possibles d'une langue. Il faut admettre que c'est bien possible que certaines occurrences rares n'apparaîtront pas dans le corpus. Ceci provoque que le corpus donne une vision fautive de ce qu'est la langue. Chomsky (1965 : 19) l'affirme : « Il y a, en d'autres termes, très peu de procédés de traitement de données ou d'expériences qui soient fiables pour obtenir des informations significatives, en ce qui concerne l'intuition linguistique du locuteur natif⁷. » Par contre, pour Sinclair, un grand nombre d'instances ne contiennent chacune qu'un petit élément typique, mais quelques-unes contiennent plusieurs caractéristiques typiques. Dans de telles circonstances, même si cela peut sembler paradoxal, les exemples typiques sont plutôt rares, et il faudrait les trouver par une méthode statistique. C'est pourquoi il est inutile de faire une nette distinction entre la structure du langage abstrait et réel – le genre de distinction entre langue et parole de Saussure ou la compétence et la performance de Chomsky. En fait, la simplification principale qui est introduite par la grammaire traditionnelle n'a rien à voir avec la pureté de l'abstraction ou avec la construction du sens dans le chaos de la vie. C'est simplement une dichotomie entre le lexique et la syntaxe (Sinclair 1991 : 103).

En définissant l'objet propre de la linguistique, Saussure (1979 : 23) note que celui-ci n'est pas donné d'avance : « Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet. » Sinclair (1991 : 100) avance que la façon de voir le langage peut changer considérablement lorsque l'on peut en voir une grande quantité en une seule fois. À ce propos, Tognini-Bonelli (2001 : 169) explique que c'est l'impact des nouvelles technologies qui a bien modifié le point de vue que l'on avait de ce sujet qu'est le langage. Dans le domaine de la linguistique de corpus, grâce aux nouvelles technologies, cela signifie qu'il est devenu possible d'observer la langue à travers une véritable masse de parole à travers laquelle la langue se réalise : « La langue est devenue maintenant

⁷ « *There are, in other words, very few reliable experimental or data-processing procedures for obtaining significant information concerning the linguistic intuition of the native speaker.* »

observable pour les chercheurs sur l'axe vertical des concordances. C'est la conscience de l'usage social qui sous-tend la présence de structures répétitives. Les concordances peuvent en conséquence réunir pour nous des instances de la parole sur l'axe horizontal, et la conscience de la langue sur l'axe vertical⁸. » Compte tenu que c'est la conscience de l'usage social qui sous-tend la présence de structures répétitives, nous pouvons conclure que c'est la linguistique de corpus qui réunit la langue et la parole. Cette thèse est élaborée par François Rastier (2005), sémanticien français, qui parle de la *dualité* : « Or, seule la linguistique de corpus peut offrir les moyens théorique et technique d'étudier l'espace des normes et de transformer en dualité l'antinomie entre compétence et performance. » On s'entend pour dire que « tout cela conduit à un remembrement de la linguistique et à un nouveau régime de l'interdisciplinarité ».

2. 4. L'utilisation des corpus en traduction

Nous avons vu plus haut qu'il est possible de rassembler des corpus selon plusieurs critères comme par exemple l'étendue du corpus, son intervalle de temps, la sélection de textes qui deviendront sa partie composante, la langue ou les langues de ces textes. De ce fait, l'utilisation des corpus peut être diverse. Il va de soi qu'un chercheur en lexicographie n'utilisera exactement le même type de corpus qu'un enseignant en langue étrangère, ou un linguiste qui travaille sur la langue en général. Étant donné que la linguistique de corpus participe à la création de dictionnaires, de grammaires etc., elle est indispensable dans le domaine des sciences humaines. Il convient de rappeler que la linguistique de corpus est essentiellement une étude humanitaire, mais elle n'est pas cependant destinée seulement aux linguistes et aux lexicographes. Les corpus sont aussi utilisés par les sociologues et les sociolinguistes, les spécialistes dans le domaine des médias et de la communication de masse, les psychologues, les traducteurs et d'autres. Comme la tâche principale de notre thèse était de traduire un texte littéraire et ensuite de faire une analyse syntaxique, nous allons nous concentrer sur l'utilisation de corpus en traduction.

Bien qu'initialement conçus comme des outils de vérification pour des locuteurs natifs, un grand nombre de chercheurs ont souligné la popularité de l'utilisation des corpus dans les domaines des études touchant à la traduction (Maniez 2001 : 552-554). Selon le type de recherche que le chercheur en traduction mène, il existe différents types de corpus.

⁸ « *Langue has become now observable for us on the vertical axis of the concordance. It is the awareness of the social habit underlying the presence of repeated patterning. The concordance can thus reunite for us the instance of parole on the horizontal axis and the awareness of langue of the vertical one.* »

Les principaux types de corpus qui existent sont les corpus monolingues et les corpus multilingues (Tognini-Bonelli 2001 : 6-7). Étant donné que notre corpus est bilingue (français et croate), nous allons décrire les deux types de corpus qui sont généralement reconnus dans cette catégorie : les corpus parallèles et les corpus comparables. Les corpus parallèles sont des ensembles de textes qui sont traduits dans plusieurs langues et que l'on peut aligner, c'est-à-dire l'on peut faire correspondre chaque unité du texte en langue source avec chaque unité de texte en langue cible. Bien sûr, il s'agit de corpus qui sont très utilisés dans le domaine de la traduction. Par contre, les corpus comparables regroupent des textes dans leur langue originale, et ainsi ils présentent des faits non traduits. Selon Tognini-Bonelli (2001 : 7), ils ont été imaginés du fait de l'absence de ressources traduites. Ces corpus ont pour l'objectif une représentation des catégories semblables dans les différentes langues qui constituent le corpus.

Il est intéressant de voir les constatations de Mona Baker (1998) après son étude des textes originaux anglais et des textes traduits vers l'anglais. D'abord, les textes traduits tendent à être plus explicites et moins ambigus que les textes originaux. En second lieu, les traductions affichent une grammaire plus conventionnelle que les autres types de textes. Elle indique que les traductions ont tendance à éviter les répétitions même quand elles sont fréquentes dans les textes sources. C'est pour cette raison que Baker (1998 : 485) a conclu que la traduction représente un *troisième code*, ou un langage à part : « En d'autres mots, le code (ou la langue) qui évolue pendant la traduction, et dans lequel le texte cible est rédigé, serait unique. Il s'agit d'un compromis entre les normes ou structures de la langue source et celles de la langue cible. » Il faut bien être conscient que le texte traduit nous montre que certains faits de langue qu'étudie le linguiste du corpus ont été influencés par une autre langue. Malheureusement, le texte traduit a toujours été traité « en parent pauvre de la linguistique de corpus. (...) Même un texte traduit dans sa propre langue ne trouvera normalement pas de place dans un corpus monolingue ».

3. L'article en français

3. 1. La langue française et l'article

Avant d'aborder les caractéristiques du croate, nous voudrions nous consacrer à l'article en français. Il convient de dire que l'article est un fait secondaire du développement des langues qui signifie que l'article n'existait pas originairement. Il se développerait à partir du moment où un certain état de langue serait atteint. Dans les langues romanes, on observe un très grand développement de l'article. Grevisse (2011 : 778) définit l'article comme le déterminant minimal. C'est le mot qui permet au nom de s'actualiser et de se réaliser dans une phrase, si le sens ne rend pas nécessaire le choix d'un autre déterminant. Selon Gustave Guillaume, linguiste psychologue français, les articles marquent une relation entre « le nom virtuel » et « le nom réel ». Dans son livre *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française* (1975), il note que le nom dans la langue (nom en puissance) est autre chose que le nom dans le discours (nom en effet). En d'autres mots, le nom ne possède que le pouvoir de prendre telle ou telle forme plus ou moins étendue dans la langue. En revanche, dans le discours, il prend effectivement l'une de ces formes possibles (individu, espèce, etc.) Suivant ce principe, on peut donc affirmer que la fonction de l'article est de dénoter la transition du nom en puissance au nom en effet.

Étant donné que les grammairiens ne s'accordent pas sur la classification des articles en français (Bikić-Carić 2009 : 21), il faut bien préciser le système sur lequel se base notre thèse. La classification de l'article sur laquelle nous allons nous appuyer ici est la suivante : *le, la, l', les* sont les formes du singulier et du pluriel de l'article défini ; *un* et *une* sont les formes du singulier, *des* est la forme du pluriel de l'article indéfini ; *du, de la* et *de l'* sont les formes de l'article partitif qui n'a pas de pluriel ; par contre, *l'article zéro* marque l'opposition entre la présence et l'absence de l'article.

3. 2. L'article défini

Il convient de préciser que l'article des langues romanes remonte au démonstratif latin *ille* (Guillaume 1975 : 14). Les formes non marquées *ille* et *ipse* se sont ensuite transformées en articles définis. En français, comme dans les langues romanes modernes, l'article défini est très courant. Il s'agit d'un déterminant presque obligatoire, puisqu'il désigne qu'un mot est substantif, et exprime le genre et le nombre (Bikić-Carić 2009 : 18).

Selon Grevisse (2011 : 778), l'article défini s'emploie devant le nom pour indiquer

qu'il s'agit d'un être ou d'une chose connus du locuteur et de l'interlocuteur. Il peut s'employer avec une valeur générique quand on envisage une espèce, une catégorie, un individu : *Le chien est l'ami de l'homme*.

Jean Dubois dans son œuvre (Dubois 1965 : 148) note que l'article défini est un substitut qui se réfère à un segment antérieur (*Pierre jouait avec ses frères et ses sœurs; LE garçon traversa brusquement la route*), l'article anticipe sur un segment (*LA pendule de la gare est arrêtée*) ou il se réfère à un élément qui est situé hors des interlocuteurs (*LA pendule ne marche plus*). Par contre, si l'article se réfère à un élément considéré comme connu (*LA neige tombe à gros flocons*), on dit que l'article a une valeur « générale ».

Marc Wilmet (1997 : 121) postule que l'article défini a pour tâche primordiale de localiser un objet à l'intérieur d'un ensemble sur l'extension duquel le locuteur et l'auditoire s'accordent tacitement et cela se réalise grâce au *contexte* de situation et *cotexte* linguistique. En contexte on distingue la situation visible (*Passe-moi le marteau*), la situation contigüe (*Va me chercher le marteau à la cave*) ou la situation générale (*J'ai vu le président à la télé*). En cotexte on distingue la reprise littérale (*Fred m'a parlé d'un livre et d'un film intéressants. J'avais lu le livre*), la reprise associative (*Fred m'a parlé d'un livre intéressant. Je connaissais déjà l'auteur*), et la sous-phrase « partageant l'ensemble » durant l'élocution (*La fille que Bill a invitée hier soir me plaît*).

La détermination de Michel Galmiche (1986 : 41) repose sur les notions de « référence définie » et de « référence indéfinie ». Les deux notions ici impliquent le locuteur, l'interlocuteur, la connaissance que l'un et l'autre ont du contexte, aussi bien que l'idée que le locuteur peut se faire de la connaissance de l'interlocuteur à propos de ce contexte ou du savoir extra-linguistique en général. Galmiche a appelé cet ensemble de connaissances mutuelles ER ou ensemble relationnel. La différence entre ces deux notions est que, dans le cas d'une référence définie, l'interlocuteur est amené à sélectionner une ou plusieurs entité(s) d'une espèce à l'intérieur d'un ensemble d'entités d'espèces différentes : *Deux personnes travaillent sur le même bureau : de nombreux objets sont à leur disposition; A : Passe-moi le crayon; B : ... (geste d'exécution); A : Je ne t'ai pas dit le stylo, je t'ai dit le crayon*. La seconde référence (indéfinie) prélève une ou plusieurs entités parmi des ensembles d'éléments de la même espèce, plus ou moins restreints par le contexte : *Des étudiants m'ont écrit*. (Galmiche 1986 : 42-43).

Certains auteurs comme Denis Le Pesant (2002 : 39-59) observent l'article défini dans une relation d'anaphore. Il définit l'anaphore comme « une forme vicariante sémantiquement vide ou incomplète, et qui est en même temps, d'un point de vue

fonctionnel, une instruction explicite ou implicite visant à ce qu'on aille chercher dans le contexte gauche le matériel lexical (appelé antécédent) nécessaire à la reconstruction du syntagme qu'elle remplace. » On distingue les anaphores fidèles qui sont des syntagmes nominaux dont la tête est identique à celle de l'antécédent (*Un pianiste s'est présenté sur scène ; le malheureux pianiste devait savoir qu'il aurait du mal à convaincre*) et les anaphores infidèles dont la tête est différente de celle de l'antécédent (*Un pianiste s'est présenté sur scène ; le malheureux musicien devait savoir qu'il aurait du mal à convaincre*). Lorsque le déterminant est l'article défini, nous parlons d'anaphore (fidèle ou infidèle) définie. Il convient de préciser ici que, d'après Posner, l'article en général dans les langues romanes a fait ses débuts en exprimant l'anaphore (Bikić-Carić 2009 : 18).

3. 3. L'article indéfini

Il convient de dire que l'article *un* provient du numéral latin *unus* (« un seul »), et que, peu à peu, il a pris le sens de « un certain », puis de « un quelconque ». Par opposition à l'article défini, on emploie l'article indéfini devant un nom pour indiquer qu'il s'agit d'un être ou d'une chose dont il n'a pas encore été question, qui ne sont pas présentés comme connus, comme identifiés : *Une personne demande à vous voir*. (Grevisse 2011 : 780) Au singulier, il exprime une valeur générique. Il faut aussi préciser que le pluriel *des* est proche des déterminants indéfinis comme *quelques* et *certains*.

Il est intéressant de voir comment Danjou-Flaux et De Mulder Walter (1997 : 3-7) se sont concentrés sur le reste du paradigme des indéfinis. Selon eux, l'article indéfini singulier (*un*) occupe une position centrale dans ce paradigme et a tendance à laisser dans l'ombre d'autres indéfinis : *chaque*, *tous*, *quelque*, *certains* et *des*. De même, ils ont attiré l'attention sur les indéfinis « périphériques » comme *tel* et *même*. Leur étude des indéfinis indique plusieurs directions : les déterminants indéfinis, comme les autres déterminants, ne fonctionnent pas de la même manière selon qu'ils précèdent un nom concret ou un nom abstrait, un nom d'objet ou un nom de matière, etc. Ensuite, ils notent qu'il faut étudier le singulier et le pluriel des déterminants de manière systématique parce que les asymétries sont nombreuses. Leur troisième remarque est que l'opposition défini / indéfini est insuffisante à caractériser l'ensemble des déterminants et des pronoms.

Selon Dubois (1965 : 151), la différence fondamentale entre l'article défini et indéfini est le fait que le second peut être cumulé avec le premier (*l'un, l'une*). Par contre, le premier ne peut suivre le numéral. Ensuite, *un (une)* reste un numéral par les commutations possibles : *les uns, les deux, les trois*, etc.

3. 4. L'article partitif

Les formes *du*, *de la* au singulier et *des* au pluriel n'existent que dans des énoncés positifs. Dans des énoncés négatifs on dira : « je ne bois *pas de* vin », « *pas d'eau* », « je ne mange *pas de* pommes » (Teyssier 2004 : 163). Selon Grevisse (2011 : 781), l'article partitif n'est qu'un article indéfini qui est employé devant un nom pour indiquer qu'il s'agit d'une quantité indéfinie d'une réalité non comptable : *Boire du vin*.

Galmiche (1986 : 53) postule aussi que le déterminant partitif s'apparente étroitement à l'article indéfini et il recouvre la dimension de la pluralité. En d'autres mots, « *du* doit être rapproché de *des* plutôt que de *un* ». Galmiche explique ce type de déterminant, communément appelé partitif, en parlant des « noms de masse ». Un nom a une référence de type « massif » comme par exemple : *huile*. La référence définie entraînera la construction d'un syntagme défini : *Ma voiture est chez le garagiste, il fallait changer l'huile*. Parallèlement, si les entités d'un nom de masse également sont considérées comme des « quantités », cela exige en français l'utilisation d'un déterminant partitif : *J'ai acheté DE L'huile pour ma voiture*. Cependant, une question se pose : « le passage d'un indéfini (dit « partitif ») à un défini implique-t-il un changement de catégorie ? Est-on passé d'une appréhension de type « massif » à une saisie de type « comptable » ? (Galmiche 1986 : 44-45)

3. 5. L'absence d'article

Certains auteurs affirment que, au sein d'une même étude les expressions « absence d'article » et « article zéro » peuvent alterner arbitrairement pour désigner le même phénomène. Flaux a aussi signalé un problème : « C'est à dessein que je ne parlerai pas de déterminant zéro. Cette expression implique - ou peut être comprise comme impliquant - une prise de position sur la délicate question de l'existence en français d'un déterminant - ou d'un article? - qui aurait la marque *zéro*. » (Benetti 2008 : 5)

Comme Grevisse (2011 : 787) le souligne, dans l'ancienne langue, l'article manquait quand l'identification d'un nom allait de soi, comme par exemple pour les noms abstraits. L'article indéfini manquait souvent aussi, notamment devant *autre*, *même*, *tel*, *demi*, et après *c'est*.

Weinrich (1989 : 220) note que l'absence d'article devant un nom dans le texte est un morphème-zéro qui « signale à l'auditeur qu'il ne doit attendre ni de la pré-information, ni de la post-information une détermination du nom introduit sans article. »

D'après Dubois (1965 : 149), deux phénomènes différents peuvent intervenir dans ce cas. L'absence d'article peut signifier que l'absence de tout référent supprime toute forme d'actualisation. Ainsi, le texte est placé hors situation, comme dans les proverbes (*Comparaison n'est pas raison*). En second lieu, l'absence supprime l'existence du syntagme nominal et le nom devient partie d'un syntagme verbal (*Pierre est médecin*). En ce cas, le nom se comporte comme un adjectif-participe.

Étant donné que l'idée de « transition » est très récurrente (Benetti 2008 : 22), ce fait permet à Guillaume de distinguer plusieurs cas de figure concernant l'article zéro. D'après Guillaume (1975 : 283), soit l'article zéro marque une « transition incomplète », soit il marque une « transition annulée ». La transition incomplète « suppose le nom saisi à mi-chemin entre état de puissance et l'état d'effet. Elle permet d'obtenir par une sorte de demi-achèvement de l'idée certaines nuances dont il incombe à l'article zéro de suggérer le sentiment ». Celles-ci sont fréquentes devant les attributs (*être homme ; devenir roi*), les appositions (*Bertrand avec Bâton, l'un singe et l'autre chat, commensaux d'un logis, avaient un commun maître.*), et dans les énumérations (*Femmes, moine, vieillards, tout était descendu*). La transition du nom en puissance au nom en effet (annulée) « suppose entre ces deux termes un intervalle suffisant. Il s'ensuit que si l'écart devient nul, ou très voisin de la nullité, la transition se trouve annulée ipso facto. » (Guillaume 1975 : 287) Dans ce cas-là, on a toute une série de cas où l'article doit disparaître, et disparaît en effet. Les exemples d'une telle transition sont les noms communs supprimant tout écart entre le nom en puissance et le nom en effet (*demain, hier ; dimanche, lundi*), les noms propres (*Pierre, Paul, Louis, Benoît*), les noms géographiques (*Lutèce, Paris, Athènes, Rome*), la répartition de l'article devant les noms géographiques après préposition locative (*aller au Japon, au Pérou ; aller en Chine, en Espagne*) etc.

4. Les équivalents de l'article en croate

En concevant la notion de nom dans les différentes langues en fonction de l'existence ou de l'inexistence de l'article, on divise les langues en deux groupes : celui des langues avec article (langues romanes, germaniques, etc.) et sans article (la plupart des langues slaves). Quand l'article s'installe dans le système grammatical d'une langue, *en puissance*, il devient partie intégrante du nom. Guillaume (1975 : 21-22) l'explique : « L'article prend valeur relativement à un problème qui n'existe pas seulement pour l'esprit d'un peuple, mais universellement pour l'esprit humain, par le fait même du langage. Ce problème date du jour où un esprit d'homme a senti qu'une différence existe entre le nom avant emploi, simple puissance de nommer des choses diverses, et diversement concevables, et le nom qui nomme en effet une ou plusieurs de ces choses. »

Bien que la langue croate ne connaisse pas la classe des articles, la valeur « occulte » de l'article existe. Par *article occulte* on entend celui qui est représenté dans la langue par autre chose qu'un article. De cette manière, l'article n'est plus exclusivement tel ou tel type morphologique, mais toute chose qui représente une certaine fonction (Guillaume 1975 : 311). Bajrić (2006 : 101) souligne que, quand il s'agit de langues sans articles, l'opposition *universalisant / particularisant* est souvent marginalisée dans l'étude de la détermination. L'opposition se traduit par une simple description de différences morphologiques. Ainsi, le nom actualisé par *un* ou *le* dans *un chien / le chien ; (jedan) pas / pas* constitue le point de repère sémantique et / ou stylistique pour tous les autres actualisateurs : *ce chien, mon chien, aucun chien ; ovaj pas, moj pas, nijedan pas*, etc. Il note aussi qu'il ne faut pas quand même considérer les langues avec article comme « avantageuses » ou plus riches par rapport aux langues sans article. Selon lui, le croate est une langue qui possède ou peut posséder un article « naissant ». Dans les chapitres suivants, nous allons voir quels sont les équivalents possibles de l'article en croate.

4. 1. Le déterminant indéfini *jedan*

Les grammaires du croate consacrent habituellement peu de place à ce mot *jedan*, considérant qu'il s'agit soit d'un simple « attribut adjectival », soit d'un « adjectif numéral » (Bajrić 2006 : 99). Cet « adjectif numéral » *jedan* (*jedna, jedno*, etc.) se présente sous forme d'adjectif lorsqu'il fonctionne comme un article indéfini relatif aux noms qui ont des caractéristiques générales : *Jutros sam sreo jednoga čovjeka / J'ai rencontré un homme ce matin*. Dans son étude, Bajrić (2006 : 100) considère *jedan* comme un « article-numéral ». Il note que cet article-numéral possède aussi une forme de pluriel (*jedni, jedne, jedna*).

Cependant, l'emploi de l'article-numéral est beaucoup moins fréquent au pluriel qu'au singulier.

Il est évident que plusieurs auteurs tendent à rapprocher le déterminant indéfini *jedan* (un) de l'article indéfini. Pranjković (2000 : 343) donne un exemple bien clair où *jedan* fonctionne comme un vrai article indéfini : *Sreo sam jučer jednu ženu / J'ai rencontré hier une femme.*

Il faut dire que Vukojević (1995 : 230) note que les articles n'existent en tant que classe de mots en croate. Silić (1992-1993) voit la fonction d'article dans un sens très large. Quand même, cette fonction d'article peut être exercée par un moyen grammatical (*jedan*) qui, selon lui, n'a pas de signification lexicale. *Jedan* n'est pas un quantificateur ni qualificateur, mais un actualisateur.

Par contre, Marković (2002 : 129) estime que *jedan* possède un double caractère – il a deux contenus sous une seule forme. En effet, s'il perd son caractère de numéral et s'il se vide de son sémantisme lexical, il devient un élément grammatical. Il souligne que, par opposition à *jedan* qui est dans la fonction de l'article indéfini, la fonction de l'article défini est remplie par zéro (2002 : 110). Bajrić (2006 : 108) explique que, si le croate dispose d'un article représenté par le mot *jedan*, celui-ci est proche de l'indéfini « un certain ». En raison de ce fait, dans la phrase : *Cela s'appelle inconscience / l'inconscience / de l'inconscience / une inconscience*, il y a quatre possibilités en français (article zéro, article défini, article partitif ou article indéfini). Par contre, en croate aucun déterminant ne peut accompagner le nom *nesavjesnost* dans cet exemple (*To se zove nesavjesnost*).

4. 2. Le déterminant démonstratif

Pranjković (2000 : 347) cite les démonstratifs *taj, ta, to, ovaj, onaj, takav, ovakav* etc. quand il s'agit de l'expression du caractère défini du nom avec la forme définie de l'adjectif.

Selon Vukojević (1995 : 228), ces déterminants ont deux rôles : celui d'un adjectif qui détermine le nom ou se réfère au contexte précédent (l'anaphore) et celui d'un corrélatif supérieur qui, dans ce cas-là, a le rôle cataphorique.

Bikić-Carić (2008 : 137) souligne le caractère stylistique de ces démonstratifs qui ne sont pas quand même nécessaires pour le fonctionnement du nom dans une phrase et pourraient aisément être supprimés de la phrase (...*Joseph avoua à Suzanne que la femme allait venir le chercher / Joseph prizna Suzani da će ta žena doći po njega, ... les chiens du cadastre de Kam / one katastarske hulje iz Kama*). Simplement, ils précisent ou renforcent

la signification du nom.

4. 3. L'opposition accusatif / génitif

L'opposition entre le génitif et l'accusatif exprime aussi la détermination du nom en croate. Dans une telle opposition, le génitif marque la non-détermination et l'accusatif la détermination.

Pranjković (2000 : 345) estime que cette opposition est limitée aux noms exprimant une matière (pain, sel, ciment) ou aux noms au pluriel qui désignent notamment les petits objets (livres, clous, gâteaux). Elle est limitée aussi aux verbes employés, souvent à l'aspect perfectif, qui doivent être du type *prendre, donner, acheter, prêter, emprunter, manger*. Par exemple, on peut dire *Kupio sam čavala / J'ai acheté des clous*, mais non **Opazio sam čavala / J'ai remarqué des clous*.

Selon Bajrić (2006 : 107), aucun nom en croate n'est pourvu d'une détermination quelconque. Toutefois, les terminaisons *-a* et *-i* expriment l'idée partitive sous la forme du génitif partitif : *vino – vina ; pivo – piva ; ljubav – ljubavi*. Bikić-Carić (2009 : 28) elle aussi nous donne un exemple : *Donne-moi du lait. / Daj mi mlijeka*. Par contre, si le nom qui a la fonction de complément d'objet est précédé d'un article défini, il est traduit en croate par un accusatif : *Donne-moi le lait qui est sur la table. / Daj mi mlijeko koje je na stolu*.

Il faut mentionner aussi l'emploi du génitif avec un verbe négatif (appelé « le génitif slave») qui doit être rapproché de la construction en français, des verbes négatifs avec un objet indéfini : l'article indéfini est obligatoirement remplacé par la préposition *de* : *Je vois une maison / des maisons. Je ne vois pas de maison. / Ne vidim kuća*. Les verbes employés sont du type *voir, aimer, lire, écrire*, etc. (Pranjković 2000 : 345)

4. 4. L'ordre des mots

La détermination du nom en croate peut être exprimée par l'ordre des mots dans la phrase. L'ordre des mots est assez libre, mais normalement, si aucun élément de la proposition n'est mis en évidence, l'ordre des mots dans la proposition est sujet + verbe (+ complément): *Žene idu na tržnicu. / Les femmes vont au marché*.

Bikić-Carić (2008 : 142) nous donne des exemples qui montrent comment les mêmes mots peuvent occuper les positions différentes (les significations anaphoriques et cataphoriques):

Na stolu je knjiga. - Un livre est sur la table.

Knjiga je na stolu. - Le livre est sur la table.

Na vratima se pojavio mladić. - Un jeune homme s'est présenté à la porte.

Mladić je rekao svoje ime. - Le jeune homme a dit son nom.

Il est bien clair que la différence se voit au niveau de l'article défini / indéfini en français. Comme le développement de l'article dans les langues indo-européennes coïncide avec l'affaiblissement de la déclinaison (Guillaume 1975 : 87), l'ordre des mots dans ces langues qui ne possèdent pas de déclinaison est devenu figé.

Pranjković (2000 : 345) avance que la non-détermination du nom en croate peut être renforcée en mettant le génitif négatif à la fin de la phrase : *Nije ni primjećivao prolaznika. / Il ne remarquait pas des passants.* Suivant cette idée, l'accusatif à son début renforce la détermination : *Prolaznike nije ni primjećivao / Les passants, il ne les remarquait pas.*

4. 5. L'aspect verbal

Plusieurs auteurs croates estiment que l'aspect verbal perfectif et imperfectif peut déterminer le nom en croate. Selon Bikić-Carić (2008 : 143), l'aspect qui marque l'accomplissement de l'action (perfectif) définit l'objet de cette action. Le français l'exprime par l'article défini. Par contre, l'aspect imperfectif en croate qui marque la durée de l'action et non son objet est exprimé en français avec l'article indéfini. Les exemples suivants illustrent cet emploi de l'aspect verbal en croate :

Sutra ću pisati pismo. - Demain j'écrirai une lettre.

Sutra ću napisati pismo. - Demain j'aurai écrit la lettre.

Tandis que l'objet *pismo* reste inchangé, là où le croate emploie le futur simple d'un verbe imperfectif, le français accompagne le nom de l'article indéfini. En revanche, dans le cas où le futur simple d'un verbe perfectif (le futur antérieur en français) est employé en croate, le français accompagne le nom de l'article défini.

Il est intéressant de voir comment Pranjković (2000 : 346) s'oppose à cette hypothèse. En effet, il estime que l'aspect perfectif marque les objets qui sont introduits dans le texte : *Danas sam dobio poklon / Aujourd'hui, j'ai reçu un cadeau.* Par contre, l'aspect imperfectif se réfère aux objets déjà mentionnés, connus du contexte : *Poklon nisam nikome pokazivao / Je ne montrais pas le cadeau à personne.*

4. 6. Les adjectifs

La forme définie ou indéfinie des adjectifs qui accompagnent les noms joue un rôle aussi dans l'expression de la détermination du nom en croate. En effet, les adjectifs définis accompagnent les objets qui sont supposés connus (*visok-i stol / la table haute*), et les formes indéfinies accompagnent les objets dont on n'a pas encore parlé (*visok-Ø stol / une table haute*). (Silić-Pranjković 2005 : 134)

Selon Katičić (1991 : 385), les adjectifs indéfinis sont les qualificateurs et les adjectifs définis sont les identificateurs aussi. L'auteur affirme que la plupart des formes d'adjectifs sont neutres par rapport à la détermination du nom parce que la différence entre les formes indéfinies et définies de l'adjectif a pratiquement disparu de la langue parlée, et même de la communication écrite.

Il est important de mentionner qu'il existe un processus de neutralisation de la détermination et non-détermination⁹. Cette neutralisation se voit dans les phrases contenant le comparatif ou le superlatif. Znika (2002 : 287) donne un exemple : *Najbolji učenik bit će nagrađen / Le meilleur élève sera récompensé*. Le sens est indéfini, parce qu'on n'a pas identifié l'élève, et la forme est définie.

Par l'opposition à ce que Guillaume (1975 : 24) affirme¹⁰, Marković (2002 : 131) estime que l'aspect adjectival ne renseigne pas sur la façon dont il convient de comprendre le nom en croate. Bikić-Carić (2009 : 31) elle aussi l'affirme : « Nous sommes encline à adhérer à cette opinion, non seulement en raison de la neutralisation morphologique, mais aussi parce qu'il nous semble que, même là où les formes indéfinies s'utilisent dans la langue spontanée (quand l'adjectif a la fonction d'attribut du sujet) ou bien dans les textes soignés, les locuteurs natifs du croate ne sont de toute façon pas conscients d'exprimer la détermination ou la non-détermination. »

Nous aussi, en tant qu'étudiante, nous admettons que les formes adjectivales définies et indéfinies restent négligées dans la langue parlée quand il s'agit de l'expression de la détermination du nom. Cela se confirme dans notre analyse du corpus.

⁹ La notion de « neutralisation » est employée par Bikić-Carić (2009)

¹⁰ « Comme on le voit, l'article français renseigne sur la manière dont les Français pensent le nom sans article. »

5. L'analyse du corpus et les conclusions

Après avoir présenté la théorie, notre tâche est d'analyser notre corpus parallèle et de voir quels sont les équivalents de l'article en croate. Pour faciliter cette tâche, nous avons fait les tableaux qui présentent les résultats les plus fréquents, donc les plus attendus dans notre corpus. Dans chaque tableau, la première colonne est réservée au français et la deuxième aux équivalents en croate. Il faut dire que nous avons omis les mots *jedan*, *nešto* et *nekoliko* en tant que numéraux, ainsi que les expressions qui sont figées et qu'il faudrait obligatoirement employer dans la langue. De cette manière, nous nous sommes concentrée exclusivement sur notre choix, puisque nous sommes l'auteur du texte traduit.

Nous avons déjà mentionné que la question de la fréquence est très importante également dès lors que l'on parle de représentativité. Comme le précise Sinclair (1991 : 9), on ne peut jamais savoir si on a été suffisamment sélectif au regard du but que l'on poursuit. En tout cas, la notion d'événement répété (la fréquence) est cruciale par rapport à la notion de généralisation. Cependant, dans ce chapitre nous essayerons de montrer seulement quelques exemples parmi ceux qui se répètent. Les tableaux complets se trouvent en annexe.

Les résultats les plus fréquents sont les suivants :

1) article défini en français, équivalent zéro en croate

« Où est le journal ? »	„Gdje su novine?”
-------------------------	-------------------

2) article indéfini en français, équivalent zéro en croate

elle a même envoyé une carte postale	poslala je čak i razglednicu
--------------------------------------	------------------------------

2. a) article indéfini en français, *jedan* en croate

Plus tard, une voiture de pompiers surgissait	Malo zatim iskrsnulo je jedno vatrogasno vozilo
-----------------------------------------------	-------------------------------------------------

2. b) article indéfini en français, *neki* en croate

comme s'il y avait une plaisanterie	kao da mu je u glavi bila neka šala
-------------------------------------	-------------------------------------

3) article partitif en français, équivalent zéro en croate

sur du papier à carreaux	na kockastom papiru
--------------------------	---------------------

Il est évident que dans la plupart des cas où l'article défini ou indéfini accompagne le nom pour qu'il puisse se réaliser dans une phrase le croate n'a pas d'équivalent. Bien que notre corpus soit petit (15 pages du texte original et 14 pages du texte traduit), nous pouvons constater que les résultats confirment que l'équivalent zéro est de règle. De même, pour chaque article partitif en français, l'équivalent était zéro en croate. Nous n'avons trouvé aucun génitif partitif dans notre traduction.

Nous avons remarqué que, parmi les déterminants indéfinis, les *jedan* et *neki* sont employés le plus souvent. Il existe des variations comme *nekakav* dans les énoncés : *un état de fatigue / nekakav umor ; une fatigue malsaine / nekakav nezdrav umor*. De même, nous avons employé les pronoms indéfinis *nečiji* dans : *un bout de jardin était en feu / zapalio se komadić nečijeg vrta ; et koji* dans : *des voitures le dépassaient / prestigao bi ga koji automobil*. Dans ce dernier exemple, nous avons même utilisé le singulier (une voiture) au lieu du pluriel pour renforcer cette idée de la détermination indéfinie.

L'intéressant dans notre texte original c'est qu'il contient une partie importante qui ressemble à un article de journal. Il va de soi que l'écriture journalistique suit le principe d'objectivité. Toutefois, il s'agit des faits divers où l'article indéfini introduit des référents indéterminés. En effet, ce genre de texte décrit des faits qui ne sont pas encore connus et donc pas certains. Le mot *jedan* est, en l'occurrence, proche de l'indéfini « un certain » : *A Gainsville (Georgie) une bagarre a éclaté entre les clients blancs d'un café / U Gainsvillu (Georgia) je izbila tučnjava između bijelih gostiju jednog kafića ; A Tuscaloosa, quatre Blancs ont expulsé d'un restaurant des Noirs / U Tuscaloosi su četiri Bijelca izbacila iz jednog restorana nekoliko Crnaca ; et même réussissaient à se faire donner une chambre dans un hôtel « blanc » / ili su čak u jednom „bjelačkom“ hotelu uspjeli dobiti sobu*.

Dans certains cas, nous avons employé les démonstratifs *taj, ta, to* avec les formes définies. C'est démontré dans les exemples suivants : *assez frais pour la saison / svjež za to doba godine ; voilà les nouvelles / to su eto novosti ; les nouvelles / te vijesti ; les doigts collés sur la feuille de papier journal / prstiju zalijepljenih za tu stranicu novina*. Il faut souligner que les démonstratifs *taj, ta, to* ne sont pas obligatoires, qu'ils précisent ou renforcent simplement la signification du nom.

Quant à l'ordre des mots dans la phrase, qui est l'une des façons d'exprimer la détermination des noms, nous avons conclu que dans la plupart des cas l'ordre dans la phrase croate correspondait à celui de la phrase française. Étant donné que la position des mots est restée la même, la différence ne s'est pas située au niveau de l'article. Cependant, il nous semble que le mot « onde » (*val*) dans la phrase suivante : *Les yeux ouverts, fixant*

droit devant lui, du côté de l'armoire à glace, il laissa venir l'onde brûlante et froide à la fois, partie depuis la plante de ses pieds, remontant rapidement les membres, soulevant au passage les forêts de poils, grignotant la chair et la peau ; / Otvorenih očiju, zureći ravno ispred sebe, prema ormaru s ogledalom, pustio je da ga prožme val, istovremeno i vruć i hladan, koji se od tabana brzo uspinjao njegovim udovima, nadižući mu nakupine dlaka, grickajući mu meso i kožu ; est plus déterminé, ou plus accentué dans le sens, que dans un ordre habituel (istovremeno i vruć i hladan val).

Dans notre traduction, l'aspect verbal (perfectif et imperfectif) devait être respecté par rapport à la langue française. C'est pour cette raison que ce moyen d'exprimer la détermination n'avait aucun rôle dans notre corpus.

5. 1. Les résultats inattendus

Nous avons vu plus haut que les exemples donnés et les résultats les plus fréquents montrent que la langue croate n'a pas besoin d'expression morphologique pour déterminer le nom. Toutefois, nous présenterons ici quelques exemples qui témoignent que nous pouvons envisager la détermination du nom d'une autre façon.

Dans une phrase avec l'article indéfini pluriel, nous avons employé l'adjectif *razni* en croate, qui veut dire littéralement « divers » en français : *il y avait une sorte de petite crique où flottaient des détritits / nalazila se neka vrsta male uvale u kojoj je plutalo razno smeće*. Nous sommes d'avis que cet adjectif est plus approprié que, par exemple, *neko*. Ce mot fonctionne bien dans la phrase du fait qu'il s'agit de « détritits », donc de résidus divers.

L'exemple suivant illustre le « processus mental » du traducteur : *Il resterait toujours, comme prisonnier d'une baignoire, perdu au milieu de ses remparts de vapeur / Zauvijek će ostati, poput kakva zarobljenika u vlastitoj kadi, izgubljen usred svojih zidova od pare*. À l'article indéfini correspond le mot *vlastiti* (« propre ») parce que l'idée d'être prisonnier de sa baignoire, pour nous, était plus forte. C'est donc le sens de malaise provoqué sur lequel nous nous sommes concentrée.

En analysant notre texte croate, nous avons trouvé un superlatif là où le texte original contenait l'article indéfini : *Un vent léger, un rien, pouvait déclencher à chaque seconde l'incendie / I najmanji je povjetarac mogao svakog trenutka izazvati požar*. C'est « un rien », qui suivit après « un vent », qui nous a amené à traduire ce syntagme par « le plus petit ». Nous avons déjà expliqué que le sens restait indéfini même si la forme était définie.

Il est également intéressant de voir comment nous avons procédé dans l'exemple suivant : *Alors ils pouvaient avoir les yeux ailleurs, ils pouvaient lorgner les femmes, scruter les vitrines / Oni su mogli gledati kamo drugdje, mogli su promatrati druge žene, razgledavati izloge*. Les équivalents croates des articles définis ici sont *druge* [*žene*], qui signifie « autre », et le zéro (Ø [*izloge*]). La seule explication logique pour cet emploi extraordinaire est que nous étions menée, dans le premier cas, vers une telle solution par l'adverbe « ailleurs » (en un autre lieu). Maintenant, nous sommes d'avis qu'il serait peut-être mieux d'employer l'équivalent zéro dans les deux cas.

Pour conclure ce chapitre, nous donnerons un exemple où nous avons ajouté dans notre traduction les conjonctions *kao* et *poput* (« comme »). Les noms dans le texte français sont accompagnés par l'article indéfini et l'article zéro : *Et les gens marchaient à travers un écran liquide, tordus, ondulatoires, colonnes de petits bonshommes noirs faits de fil de fer / A ljudi su hodali kao po tekućem filmu, iscrpljeni, nakrivljeni, poput kolona malih crnih čovječuljaka izrađenih od željezne žice*. En effet, il nous semble que ces conjonctions sont correctement employées ici parce qu'elles aussi indiquent d'une certaine manière la non-détermination du nom. Par exemple, nous pourrions imaginer qu'une expression telle que « comme des » figurait dans la phrase suivante : *comme des colonnes de petits bonshommes* et que nous pourrions la traduire par [*poput nekih*] *kolona malih čovječuljaka*.

6. Nos réflexions sur les résultats

Avant de nous lancer dans nos conclusions, nous souhaiterions citer une phrase d'Antoine Vitez, grand metteur en scène et poète français : « Pour moi, la traduction ou mise en scène, c'est le même travail, c'est l'art du choix dans la hiérarchie des signes. » Cette pensée s'inscrit parfaitement dans notre avis que l'opération traduisante est un art – art du choix. La comparaison effectuée dans notre thèse nous a permis d'observer quels choix, parmi les équivalents possibles, nous avons pu opérer en tant que traducteur. Le lecteur d'une traduction, naturellement, n'en sait rien et ne sait même pas qu'il ne sait pas. Il faut tenir en compte qu'il ne lit que ce qu'on lui donne à lire, comme dit un autre théoricien connu (Meschonnic 1999 : 220).

Il nous faut admettre que le texte de J. M. G. Le Clézio était assez difficile à traduire. Il présentait plusieurs niveaux de difficultés, non seulement par sa pensée très spécifique, mais aussi par sa syntaxe bien complexe. Nous avons demandé également l'opinion d'un étudiant français et il nous a confirmé que certaines phrases semblaient bien étranges même à un locuteur natif. Cependant, nous restons d'avis que rien n'est intraduisible. Nous croyons que, si certaines œuvres sont mal traduites, c'est qu'elles n'ont pas encore rencontré leur traducteur, c'est-à-dire celui animé par la certitude qu'il arrivera à faire revivre le texte original dans sa propre langue.

Sans nul doute que cette analyse nous a conduite à une relecture profonde de notre traduction. Nous nous sommes interrogée non seulement sur l'expression de la détermination du nom en croate et le problème de l'article en français qui font l'objet de notre mémoire, mais sur l'opération traduisante en général. En effet, après une telle analyse, nous sommes devenue encline à croire que la traduction n'est pas un simple travail sur la langue, sur les mots, mais plutôt un travail sur le message, sur le sens. L'argument qui nous sert pour soutenir cette opinion réside dans le fait que nous avons rencontré des cas où nous avons traduit le texte d'une certaine manière grâce à notre connaissance métalinguistique. Il est donc clair que les utilisateurs de la langue ont une connaissance métalinguistique au moins inconsciente. Dans cette optique, nous pouvons nous mettre d'accord avec la thèse selon laquelle la traduction ne ressort ni de la structure, ni du contexte, mais où le sens global et ultime n'est perceptible que pour celui qui connaît la situation (Vinay et Darbelnet 1979 : 173). Cette méthode comprend une théorie du sens et, comme « les situations ne se trouvent pas dans les dictionnaires » (1979 : 174), elle autorise précisément ce va-et-vient entre sens et structure.

Relativement à ce que nous avons dit ci-dessus, une question peut-être simple, mais assez importante pour nous se pose : Quelle est la tâche du traducteur dans l'opération traduisante ? Est-ce que cette tâche consiste vraiment en une adaptation du contenu d'une œuvre à de nouveaux lecteurs, ceux qui ne comprennent pas la langue d'origine ? On s'entend pour dire qu'une restitution du sens de l'œuvre ne suffit pas. Il convient de rappeler que la traduction n'est pas une transposition dans une autre langue, c'est une création.

Tout compte fait, nous sommes certaine qu'un traducteur chevronné ou, en tout cas, un traducteur avec un peu plus d'expérience que nous opérerait pour d'autres choix, qui seraient plus habiles ou plus élégants, mais c'est la question du style aussi. Nous croyons que dans quelques ans nous allons être étonnée par certaines solutions apportées à notre traduction aujourd'hui. Toutefois, ce qui nous plaît beaucoup dans le travail de traducteur, c'est qu'il y a toujours de la place pour l'amélioration. En guise de conclusion, nous pourrions dire que la tâche du traducteur, selon notre courte expérience, consiste pour la plupart en réflexion approfondie sur les solutions trouvées et sur leur questionnement et vérification dans différents contextes.

Cependant, ce qui était le plus remarquable et surprenant dans notre analyse et ce qui n'a rien à avoir avec le style, c'est l'emploi incorrect des adjectifs définis et indéfinis. Presque tous les adjectifs en croate ne correspondent pas par leur forme aux articles définis et indéfinis en français. Par exemple : *C'est comme ça que Roch arriva à un grand carrefour / U takvom je stanju Roch stigao do velikog raskrižja ; Il ne riait jamais, sauf un léger sourire qui était là en permanence sur ses lèvres / Nikada se nije smijao, ali mu je na usnama neprekidno lebdio lagani smiješak*. Nous avons remarqué que tous nos adjectifs employés étaient en fait définis. Heureusement, l'erreur peut être pardonnée par le fait que « la différence entre ces adjectifs, là où elle est exprimée morphologiquement, ne couvre qu'une partie du domaine de la détermination du nom, à savoir la distinction entre la description et l'identification ». (Bikić-Carić 2009 : 45)

Tout compte fait, nous aimerions représenter l'image schématique de Bajrić (2006 : 110), qui est suivante :

<u>français</u>		<u>croate</u>
article le (universel) →		non article
article un (particulier) →		non article
article-numéral un (particulier) →		article-numéral <i>jedan</i>

Nous estimons que cette image illustre bien ce que nous avons conclu à partir de nos résultats. En effet, le locuteur français choisit, consciemment ou non, d'employer l'un des articles existants et, par conséquent, il situe « l'extensité de celui-ci dans la continuité des extensités disponibles ». En croate, le locuteur choisit d'utiliser de manière discontinue, l'article-numéral *jedan* « lorsqu'il éprouve le besoin d'augmenter le mouvement de particularisation en s'éloignant de l'état virtuel du nom. » (Bajrić 2006 : 101)

Étant donné que nous avons traduit le texte sans aucune connaissance préalable du sujet que nous allions analyser, les résultats sont assez fiables et présentent les différences pertinentes entre le texte original et le texte traduit. Notre analyse confirmerait, une fois de plus, la phrase fameuse d'André Martinet (1970 : 12) qui dit : « En fait, à chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience. Apprendre une autre langue, ce n'est pas mettre de nouvelles étiquettes sur des objets connus, mais s'habituer à analyser autrement ce qui fait l'objet de communications linguistiques. » De toute façon, cette comparaison nous a permis de mieux connaître les langues en question.

7. Conclusion générale

Dans notre mémoire, nous avons essayé de comparer l'expression de la détermination du nom sous forme de l'article en français avec ses équivalents en croate. Notre première tâche était de traduire un extrait du texte littéraire de J. M. G. Le Clézio et ce texte original, ainsi que le texte traduit, constituaient notre corpus parallèle. Au fur et à mesure de notre travail, nous avons appris qu'il s'agissait de corpus qui avaient essentiellement une utilité au niveau de la traduction en linguistique de corpus. De cette manière, nous avons mis en évidence des traits qui seraient moins aisément observables si l'on restait à l'intérieur du système grammatical de chacune des langues (Bikić-Carić 2009 : 47).

Sans aucun doute, nous pouvons affirmer que notre mémoire nous a incitée à examiner plus en détail non seulement le problème de l'article en français, mais aussi l'existence éventuelle d'un article en croate. Nous avons vu que l'article occupe une place privilégiée dans la théorie linguistique en général. En effet, c'est toujours en fonction de l'existence ou de l'inexistence de cette partie de langue que l'on conçoit la notion de nom dans les différentes langues (Marković 2002 : 100).

En analysant notre corpus, nous avons conclu que les résultats les plus fréquents montraient que la langue croate n'a pas besoin d'expression morphologique pour déterminer le nom. Cependant, la valeur « occulte » de l'article existe et par *article occulte*, on entend celui qui est représenté dans la langue par autre chose qu'un article. Nous voudrions rappeler que les résultats présentés dans ce mémoire sont assez fiables et montrent les différences pertinentes entre le texte original et le texte traduit puisque nous avons traduit le texte sans aucune connaissance préalable du sujet que nous devons analyser.

Néanmoins, nous sommes d'avis que cette recherche nous a permis de développer de nouvelles réflexions, au-delà des résultats en terme de détermination du nom. Comme Rastier (2005) l'affirme, aucun texte n'est écrit seulement « dans une langue » : il est écrit dans un genre et au sein d'un discours, en tenant compte évidemment des contraintes d'une langue. Nous rappellerons ici que la langue est « un instrument de communication selon lequel l'expérience humaine s'analyse différemment dans chaque communauté. » (Martinet 1970 : 25) Ce que nous voudrions aussi souligner, c'est que la langue n'est pas un outil passif de l'expression, elle est un principe actif qui impose à la pensée un ensemble de distinctions et de valeurs.

Pour clore notre mémoire, il convient de laisser le dernier mot au grand linguiste français Gustave Guillaume (1975 : 90) qui dit : « De ce progrès inconscient qui s'accomplit au fond de l'esprit, l'article est le témoignage. Son état de développement dans une langue permet de restituer l'état du nom potentiel au plus profond de la pensée de ceux qui parlent cette langue. »

8. Références bibliographiques

- Anić, Vladimir. 2009. *Veliki rječnik hrvatskoga jezika*, Zagreb: Novi Liber.
- Bajrić, Samir. 2006. Article et/ou numéral, *Etudes de linguistique contrastive* [Olivier Soutet (dir.)], Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne, pp. 99-111
- Baker, Mona. *Réexplorer la langue de la traduction : une approche par corpus*. Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, vol. 43, n° 4, 1998, pp. 480-485
- Benetti, Laurence. 2008. *L'article zéro en français contemporain: Aspects syntaxiques et sémantiques*, Peter Lang.
- Bikić-Carić, Gorana. 2008. *Član u francuskom i rumunjskom, te njegovi hrvatski ekvivalenti u računalnom usporednom korpusu : doktorska disertacija*, Zagreb.
- Bikić-Carić, Gorana. 2009. *L'article en français et en roumain avec ses équivalents en croate dans un corpus aligné*, *Studia Romanica et Anglica Zagradiensia*, VOL. LIV, pp. 15-50
- Chomsky, Noam. 1965. *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge: M.I.T. Press.
- Danjou-Flaux, Nelly; Walter De Mulder. 1997. *Indefinis et reference: Introduction*. *Langue française*. N°116, pp. 3-7.
<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_1997_num_116_1_6228>
- De Saussure, Ferdinand. 1979. *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
- Dubois, Jean. 1965. *Grammaire structurale du français - nom et pronom*, Paris: Larousse.
- Galmiche, Michel. 1986. *Note sur les noms de masse et le partitif*, *Langue française*. XII (72), Paris: Larousse, pp. 40-53.
- Grevisse, Maurice. 2011. *Le Bon Usage*, Bruxelles: De Boeck.
- Guillaume, Gustave. 1975. *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris: Librairie A.-G. Nizet, Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Katičić, Radoslav. 1991. *Sintaksa hrvatskoga književnog jezika*, Zagreb: HAZU - Globus.
- Le Clézio, J. M. G. 1965. *La fièvre*, Paris : Gallimard.
- Le Pesant, Denis. 2002. *La détermination dans les anaphores fidèles et infidèles*. *Langages*, 36e année, n°145, pp. 39-59.
<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726X_2002_num_36_145_906>
- Maniez, François. 2001. *Extraction d'une phraséologie bilingue en langue de spécialité : corpus parallèles et corpus comparables*. Meta : journal des traducteurs / Meta:

- Translators' Journal, vol. 46, n° 3, pp. 552-563
- Marković, Ivan. 2002. Nešto o neodređenosti/određenosti u hrvatskome, *Rasprave Zavoda za hrvatski jezik*, 28, pp. 103-150
- Martinet, André. 1970. *Eléments de linguistique générale*, Paris: Armand Colin.
- McEnery, Tony; Wilson, Andrew. 1996. *Corpus Linguistics: An Introduction*, Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Meschonnic, Henri. 1999. *Poétique du traduire*, Paris: Lagrasse : Editions Verdier.
- Pranjковиć, Ivo. 2000. Izražavanje neodređenosti/određenosti imenica u hrvatskome jeziku, *Riječki filološki dani*, pp. 343-349
- Rastier, François. 2004. *Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus*. Texto ! juin Rubrique Dits et inédits. <http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux.html>
- Silić, Josip. 2000. Kategorija neodređenosti/određenosti i načini njezina izražavanja, *Riječki filološki dani*, pp. 401-405
- Silić, Josip; Pranjковиć, Ivo. 2005. *Gramatika hrvatskoga jezika : za gimnazije i visoka učilišta*, Zagreb : Školska knjiga.
- Sinclair, John. 1991. *Corpus, concordance, collocation*, Oxford : Oxford University Press.
- Teyssier, Paul. 2004. *Comprendre les langues romanes: du français à l'espagnol, au portugais, l'italien & au roumain : méthode d'intercompréhension*, Paris : Editions Chandeigne.
- Tognini-Bonelli, Elena. 2001. *Corpus Linguistics at Work*, Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Vinay, Jean-Paul ; Jean Darbelnet. 1979. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal: Beauchemin.
- Vukojević, Luka. 1995. Vrste, položaj i uloga determinatora, *Rasprave Zavoda za hrvatski jezik*, 21, pp. 227-238
- Wilmet, Marc. 1986. *La détermination nominale*, Paris: Presses Universitaires de France.
- Znika, Marija. 2002. *Kategorija brojivosti u hrvatskom jeziku*, Zagreb: Institut za hrvatski jezik i jezikoslovlje.
- Znika, Marija. 2002. *Određenost komparativa i superlativa*, *Rasprave Zavoda za hrvatski jezik*, 28, pp. 281-289

9. Les annexes

9. 1. Le texte original *La fièvre* de J. M. G. Le Clézio (pages 9-27)

La fièvre

Pour tout dire, Roch était plutôt le genre de type à omoplates saillantes ; pas tellement grand, il avait un squelette qu'on voyait partout sous la peau, spécialement au niveau du thorax où les côtes dessinaient une série d'arcs de cercle. Des épaules, des coudes et des genoux pointus, quelques muscles qui ressemblaient à des tendons, et surtout une longue face famélique, au nez crochu, aux yeux enfoncés et aux joues creuses, accentuaient cet air général de caricature. Il n'était laid pourtant, on pouvait même à la rigueur le trouver beau en dépit de sa maigreur singulière. Quand il marchait, Roch balançait maladroitement ses bras, à contretemps, ce qui disloquait le rythme de ses jambes. Il ne riait jamais, sauf un léger sourire qui était là en permanence sur ses lèvres, comme s'il y avait une plaisanterie qu'il n'arrivait pas à oublier. Il parlait vraiment peu, de sorte qu'on ne pouvait rien dire de sûr à ce sujet. Il ne buvait pas, et fumait de temps à autre une cigarette américaine. Personne ne le connaissait vraiment, pas même sa femme Élisabeth, et on ne lui trouvait pas d'amis. Il travaillait chaque après-midi et chaque soirée dans un bureau de renseignements pour le compte de la compagnie de voyages Transtourisme. Cela lui laissait la matinée de libre, et il en profitait de diverses manières suivant la saison. L'hiver, en dormant, l'été, en allant à la mer.

C'était l'époque où Roch allait se baigner tous les matins ; comme d'habitude, ce jour-là, il sortit de sa maison, aux limites de la ville, prit sa bicyclette et se rendit vers la mer. Il pédala longtemps en plein soleil, longeant la côte. Puis, arrivé à un certain tournant de la route nationale, près du cap, il s'arrêta et descendit de son vélo. Il mit en place l'antivol sur la jante de la roue avant, sauta par-dessus le parapet et dégringola à travers la colline pleine de ronces et de cailloux jusqu'au bord de l'eau. Arrivé en bas, il obliqua vers la gauche et longea une série de rochers abrupts. Quelques mètres plus loin, il y avait une sorte de petite crique où flottaient des détritits. C'est là qu'il se baigna, très vite ; pour se sécher, il s'installa sur une pierre plate, en plein soleil. Il était encore tôt dans la matinée, et aussi loin que Roch pouvait regarder, s'il s'était donné la peine de regarder, il n'y avait personne.

Le soleil était brûlant, et les petites gouttelettes qui s'étaient accrochées à sa peau, tout autour du visage, s'évaporaient rapidement. A leur place, il restait une série de halos minuscules, faits de sel séché, qui tiraillaient l'épiderme. Cela aussi faisait mal ; c'était comme d'avoir son corps nu livré aux fourmis, et de sentir les milliers de mandibules

mordre frénétiquement dans la chair vive.

Roch se leva et se baigna à nouveau. Quand il sortit de l'eau, il constata que le vent s'était levé. C'était un vent d'est, assez frais pour la saison, qui soufflait par brusques rafales. Roch s'allongea à demi sur la dalle de pierre et alluma une cigarette ; le vent éteignit par trois fois son briquet. Il fuma ainsi, le temps d'une cigarette, puis il se recoucha sur le dos et ferma les yeux. Sur l'écran de ses paupières, des bulles rouges et violettes se mirent à danser. Elles nageaient dans tous les sens, avec de curieux dérapages vers la gauche, ou bien se réunissaient parfois, s'aggloméraient en formant des figures incertaines ; tête de cheval, Afrique, papillons de nuit, gerbes de fleurs, poulpes, volcans, tête de mort.

Quand il eut assez de tout ça, Roch se leva, s'habilla et regagna la route. Comme il enfourchait son vélo, la sirène de midi résonna au loin, au-dessus de la ville. Des vapeurs brouillées s'élevaient à l'horizon, tout près des montagnes, et le soleil était blanc derrière un mince rideau de brume.

Roch se mit à pédaler sur la route. Des voitures le dépassaient de temps à autre, avec un bruit très doux. La chaleur était totale, invincible. Elle avait rendu l'air compact, et Roch avait à traverser sans arrêt des sortes de nappes visqueuses, étouffantes, qui avançaient en sens inverse. Puis il longea un boulevard planté de platanes, tourna à droite, remonta une rue en pente, tourna à gauche, passa une demi-douzaine de carrefours, deux feux rouges, tourna encore à droite dans une ruelle bordée de terrains vagues, et s'arrêta devant chez lui.

Il plaça l'antivol sur la roue avant, laissa la bicyclette contre le mur de l'immeuble et monta les escaliers. Au palier du quatrième, il s'arrêta devant la porte de droite, sonna et attendit. Au bout de quelques secondes, il y eut un bruit dans la serrure de la porte ; une jeune femme aux longs cheveux noirs apparut.

« Ah, c'est toi, entre. »

Roch la suivit dans l'appartement. Il renferma soigneusement la porte, posa en passant les clés de l'antivol sur une table, dans l'entrée, et se dirigea vers la cuisine. C'était une pièce assez grande, orientation nord, occupée par une table de bois blanc. Les volets étaient tirés, et dans la pénombre, on voyait la lueur bleue du réchaud à gaz en train de faire cuire quelque chose dans une grosse marmite. La jeune femme portait un tablier de nylon déboutonné. Roch passa devant elle et alla se laver les mains au-dessus de l'évier. Tandis qu'il s'aspergeait la figure afin d'enlever le sel, la femme dit :

« L'eau était bonne ? »

« Très bonne », grogna Roch ; « tu aurais dû venir. »

« Avec cette chaleur... »

Roch s'essuya les mains et le visage avec le torchon à vaisselle. Puis il retourna dans l'entrée et chercha le journal.

« Où est le journal ? » cria-t-il sans tourner la tête.

« Quoi ? » dit-elle.

« Où as-tu mis le journal ? » répéta-t-il.

« Dans la chambre », dit la femme ; « sur le lit, dans la chambre. Il y a une lettre pour toi. »

Roch entra dans la chambre ; sur le lit défait, il y avait le journal et une lettre. Roch retourna dans la cuisine, s'assit sur un tabouret, posa le journal sur la table, à côté d'une assiette, et ouvrit l'enveloppe avec la pointe d'un couteau.

« On mange bientôt ? » demanda-t-il en dépliant la lettre.

« Cinq minutes », dit sa femme ; tu as faim ? »

« Hm... »

« Les pommes de terre seront cuites dans cinq minutes. »

Roch commença à lire la lettre. C'était écrit d'une petite écriture fine, au stylo, sur du papier à carreaux.

« Mon cher Roch, chère Élisabeth,

« Je vous envoie ce petit mot d'Italie, où je continue mon périple. Je suis passé par Milan et Bologne, et aujourd'hui, je fais étape à Florence. Tu trouveras d'ailleurs dans l'enveloppe une carte postale achetée à Florence. Ici, la chaleur est très forte mais le paysage n'en est que plus beau. J'ai visité tous les monuments et tous les musées et j'ai vu pratiquement tout ce qu'il y a à voir ici. C'est très beau. J'espère que vous aurez l'occasion de faire ce voyage un de ces jours, je crois que ça en vaut la peine. J'ai écrit l'autre jour à maman pour lui donner des nouvelles. – J'espère que sa sciatique ne la fait pas trop souffrir. J'espère que tout va bien de votre côté, et que vous ne souffrez pas trop de la chaleur. L'autre jour, à Milan, j'ai rencontré Emmanuel qui était là de passage avec sa femme. Nous avons évoqué quelques souvenirs. Il m'a dit qu'il comptait passer vous voir à la fin des vacances, avant de rentrer à Paris. Il paraît qu'il travaille maintenant pour une fabrique de réfrigérateurs et qu'il est très bien payé. Voilà les nouvelles. Je serai à Venise mardi prochain, et j'y resterai une quinzaine de jours. Je ne te donne pas mon adresse, mon cher Roch, parce que je sais que tu ne m'écrirais pas. A bientôt donc, je vous embrasse,

« Antoinette. »

Roch se pencha sur son tabouret, chercha l'enveloppe et sortit la carte postale. Sur la photographie, on voyait une sorte de jardin plein d'herbes, des fleurs rouges, un cèdre et, un peu partout autour de l'herbe, des colonnes jaunes qui formaient des arcades. L'ombre du cèdre rayait le sol, sous les arcades, avec des zébrures régulières, et le coin de ciel, à gauche de la photographie, était coloré en bleu criard. De l'autre côté de la carte, au-dessus de l'emplacement réservé à la correspondance, il y avait d'écrit :

FIRENZE

Museo S. Marco – Il Chiostro

Musée de S. Marc – Le Cloître

Museum of S. Marc – The Cloister

Markus Museum – Der Kreuzgang

Quand Roch eut fini de tout lire, il déposa la carte postale et la lettre sur la table, près de l'enveloppe. Élisabeth sortit les pommes de terre de la casserole et les mit dans les assiettes ; puis elle déplia un papier gras, en retira deux tranches de jambon et les posa dans chaque assiette, à côté des pommes de terre.

« Qui est-ce ? » demanda-t-elle.

« Rien – ma sœur », dit Roch.

« Pourquoi écrit-elle ? »

« Pour rien, elle est en Italie. »

« Ah ? Je ne savais pas. »

« Moi non plus – elle est à Milan, à Venise, un endroit de ce genre. Enfin, tu verras, elle a même envoyé une carte postale. »

Et il montra avec la pointe de son couteau la photographie. La jeune femme prit la lettre et la carte, les lut brièvement, et les reposa sur la table, à côté d'elle.

« Elle est à Florence », dit-elle.

« Oui, c'est ça, à Florence », dit Roch.

« Ça doit être beau. »

« Ouais », dit Roch.

Puis elle commença à manger les pommes de terre. Roch, lui, avait déjà presque fini.

Après le yaourt, Roch se leva de table, prit le journal et alla s'allonger sur le lit, dans la chambre. La chaleur était très lourde, à présent ; le soleil descendait doucement le long des volets fermés, et des bruits couraient dans l'atmosphère comme des bulles. Tout

était moite, les murs, le parquet, le plafond, les draps du lit, le papier du journal. Roch transpirait imperceptiblement, de la poitrine et du dos. Il baignait dans une sorte de pellicule humide qui le collait à la surface du matelas. Pas le sommeil, mais un état de fatigue douceux, un accablement de tous ses membres, le tenaient cloué sur place. Il déplaçait avec peine les grandes pages du journal, et ses yeux sautaient difficilement d'une ligne à l'autre ; ça faisait qu'il relisait constamment la même phrase, le même morceau de phrase, le même mot, sans comprendre, sans démêler, désespérément ; les nouvelles venaient des antipodes, avaient sauté les barrages des océans et des montagnes, pour lui, pour lui seul. Et il n'était même pas capable de les accueillir. Il voyait ces mots, représentatifs de portions de terres lointaines, ces condensés d'aventures bizarres et mystérieuses, les bouts d'épopée que les hommes des quatre coins du monde laissaient traîner là, sur cette feuille de papier, en énigmes. Mais jamais il ne pourrait les comprendre. Il resterait toujours, comme prisonnier d'une baignoire, perdu au milieu de ses remparts de vapeur, isolé, berné, engoncé dans cet après-midi de canicule, les doigts collés sur la feuille de papier journal qui déteint, les oreilles pleines des bruits de sa femme en train de faire la vaisselle, de l'autre côté de la cloison.

En dehors de lui, pourtant, au-delà de ces murs, à des milliers de kilomètres, des événements avaient pris place, des péripéties rares et absurdes, dont l'écho arrivait jusqu'à lui, semblable à une rumeur de foule en colère. On passait des océans, des plaines, des villages tassés au fond des vallées, on survolait des cratères, des réseaux de chemin de fer, des lignes à haute tension, des lacs grands comme des crachats, et on arrivait sur les lieux de l'histoire. Tout avait été préparé, mûri, et les faits étaient écrits sur la terre comme sur le journal, carrés, insérés au milieu d'autres, résumant avec douleur, avec compassion, les autres exploits et les autres massacres.

« A Gainsville (Georgie) une bagarre a éclaté entre les clients blancs d'un café, et des Noirs qui tentaient de pénétrer dans une salle de billard. Quatre jeunes Blancs ont été arrêtés. Un Blanc a été blessé d'un coup de bouteille.

« Mais c'est surtout dans l'Alabama, fief de la ségrégation dans le Sud des États-Unis, que les tentatives des Noirs suscitent le plus de heurts. Si, à Birmingham, les choses se passent relativement bien, il en va autrement à Bessemer, banlieue industrielle, où cinq Noirs ont été attaqués par des Blancs munis de battes de base-ball alors qu'ils essayaient de se faire servir dans une *cafeteria*. A Selma, toujours dans l'Alabama, où se déroule actuellement une campagne intégrationniste, en faveur du vote des Noirs, neuf jeunes Noirs ont été arrêtés sous des prétextes divers.

INCIDENTS

« Lundi, cinquante-cinq Noirs et six Blancs avaient été appréhendés dans la même localité. A Tuscaloosa, quatre Blancs ont expulsé d'un restaurant des Noirs qui tentaient de s'y faire servir, cependant que d'autres Noirs ne rencontraient pas d'opposition dans deux autres restaurants de la ville, et même réussissaient à se faire donner une chambre dans un hôtel « blanc ». A Atlanta, le tribunal a cité à comparaître un Blanc ségrégationniste, parce qu'il avait menacé des Noirs de son revolver, alors qu'ils essayaient de s'asseoir dans son restaurant. »

La violence éclatait partout, les poings se fermaient et frappaient la chair aux endroits sensibles. Des nez cassés, des dents arrachées, des tempes ouvertes, le sang se mettait à couler doucement, doucement. La peau se bleuissait sous les matraques, les cheveux étaient collés par une sueur mauvaise, et dans quelques poitrines, les cœurs battaient la chamade, tressautaient follement. Dans la gorge rétrécie, l'air ne passe plus ; des longs frissons froids remontent la colonne vertébrale, et il semble que tout le corps devienne mou, flasque, désossé. Les jambes flageolent, les bras n'ont plus de force, et à l'intérieur du crâne où résonnent les coups, les idées sont mortes, la machine à des idées tourne sur elle-même, fanatiquement dans le vide ; les histoires des crimes sont terribles, car plus rien n'a de raison. Les mâchoires serrées, les yeux extrêmement mobiles, des groupes d'hommes circulent dans les rues, en portant des bannières. Des lambeaux aux fenêtres, des pans de murs hauts comme des montagnes bouchent l'horizon. Tout s'est fait labyrinthe, tout s'est fait souffrance et meurtrissure. Les corps, les millions de corps étendus dans la boue, décharnés, dans les flaques sanglantes. Et sur eux, une forêt vierge pousse, qui étrangle la terre et déchire les chairs ; une forêt de racines vivantes qui plonge profond vers le fond du sol, et dégage autour d'elle sa fade odeur de souffrance.

Les cris éclatent partout, rythment une sorte de mélodie repoussante, un chant de l'agonie. Toutes les gorges râlent ensemble, dirait-on, et l'on n'entend que le bruit des respirations qui rampent, raclent, imbibent l'immense fossé. Le monde se termine dans un caveau, non, dans une chambre, dans une grande pièce aux volets fermés, au lit en désordre, où les habits ont été abandonnés sur les chaises, où règne l'odeur de journées de transpiration et de cigarettes, quelque chose comme salle commune, un dortoir d'hôpital, et où brûle, sans arrêt, avec rage, d'une lumière blafarde et grise, une seule ampoule électrique, pendue nue au bout d'un fil.

Dans tout ce désordre, au milieu de cet air empoisonné, les paroles du journal se sont décomposées et ont écrit, d'un seul coup, sur une grande feuille blanche, comme à

l'intérieur d'un rêve, ceci :

Hors de mon crâne et de mes yeux
montaient les lentes processions d'hommes
fous et leurs bannières claquaient au vent
comme des coups de poing,
portant écrit sur la toile déchirée

« COLÈRE »

Ils marchaient en rangs serrés, lourds,
puissants comme des taureaux, et la sueur
coulait sur leurs fronts.

Ils étaient laids, mais douloureux.

La ville entière avait fui devant eux,
quittant brutalement maisons et échoppes,
abandonnant en silence tout ce qui aurait pu les encombrer.

C'était toujours la nuit, et ils marchaient
sans s'interrompre, tournant et tournant
dans les ruelles vides.

Les bannières blanches claquaient sur leurs
têtes, portant écrit

« COLÈRE »

et ils semblaient d'épais vaisseaux en ruine
écroulés dans d'épouvantables
efforts de naufrages!

Ils mirent la nuit entière à mourir
et malgré la force de leurs poitrails nouveaux
ils tombaient les uns après les autres,
la face dans les ruisseaux,
les mains enfin desserrées.

Leurs yeux bêtes continuaient à fixer
une espèce de jour problématique, un
peu honteux, qui éclairait doucement
le velours noir des égouts.

Voilà

voilà pourquoi ils sont morts
ils sont morts pour vous.

Et plus loin, plus tard, cet autre texte, fixé dans le papier du journal, ineffaçable, et pourtant tellement fuyant, ce misérable attentat, nu, sordide, toujours présent dans le monde, et à quoi on participe, petit à petit, sans y croire, en prisonnier de sa baignoire. Oui, cela est sûr, cet événement, ce crime, cette pulsation infime qui monte en soi, qui résonne, qui se répercute, qui fait vraiment mal, avant de se dessécher et de périr sous forme de mots.

AMIENS. - Inculpé d'assassinat et de vol qualifié, Roger Boquillon, 23 ans, ouvrier agricole à Outrebois, a été condamné à la réclusion criminelle à perpétuité par la cour d'assises de la Somme.

Le 22 janvier dernier, à Ham-Hardival, petite localité proche de Doullens, Mlle Marthe Morel, 73 ans, épicière et débitante de boissons, était assaillie par son client qui venait de se faire servir un verre de vin.

L'inculpé, avec un poignard, trancha la gorge de la septuagénaire, dont le corps fut retrouvé derrière le comptoir, baignant dans une mare de sang. Le criminel vola le contenu du tiroir-caisse, une petite somme de 20 à 30 fr, et ne chercha pas à fouiller la maison où l'on retrouva, dans une armoire, les économies de Mlle Morel, une liasse de 20 000 fr.

Arrêté le lendemain, Boquillon ne fit aucune difficulté pour avouer son forfait, précisant simplement qu'il était hanté par le désir de tuer la vieille femme.

Voilà. Ces femmes sont mortes, comme ça, sans difficulté ; leurs vies, en un cri rauque et déchiré, ont été étouffées dans un mouvement brusque qui s'est abattu sur elles comme une marée. Elles ont quitté leurs peaux, leurs vieilles peaux sèches où elles avaient été jeunes et belles jadis. Et les voilà entrées au plus profond d'elles-mêmes, dans ce trou noir qu'on porte tous au fond des entrailles ; plongées dans le silence, dévêtues, dépouillées, aspirées.

Une sorte de frémissement étrange monta dans le corps de Roch ; assis sur le lit, le journal déployé entre ses mains, il ne bougea plus. Les yeux ouverts, fixant droit devant lui, du côté de l'armoire à glace, il laissa venir l'onde brûlante et froide à la fois, partie depuis la plante de ses pieds, remontant rapidement les membres, soulevant au passage les forêts de poils, grignotant la chair et la peau ; arrivé à la hauteur du thorax, l'onde devint secousse, s'étendit en multiples ramifications, ligota le torse entier à la manière de tentacules, mordit, suçà, brûla, comme un fer rouge. Puis, d'un seul coup, le frisson atteignit la nuque,

et la tête ; il rayonna en étoile, renouvelant sans cesse son explosion nerveuse, triturant la vie de Roch, écartant les bribes les unes des autres, détruisant des tendons et des muscles, écartelant, bâillant des mâchoires comme une sorte de séisme ; dans les veines, maintenant, ce n'était plus du sang qui coulait, mais de la lave en fusion, un vrai sérum de dragon qui faisait tout éclater sur sa route. Roch se contracta sur le lit, sentit la douleur se répandre ; il claquait des dents.

Le spasme ne dura pas longtemps ; peut-être trois secondes en tout, peut-être moins. Roch se retrouva allongé sur le côté, haletant. La sueur avait jailli de son dos et de son visage. Le journal était tombé par terre, au pied du lit.

Étonné, Roch regarda la chambre, autour de lui ; pourtant rien n'avait changé. Les murs étaient recouverts de la même tapisserie jaune sale, les volets étaient toujours fermés, la table à sa place, devant la fenêtre, et l'ampoule électrique au bout de son fil, sous l'abat-jour en fer-blanc. Les bruits de vaisselle résonnaient toujours dans la cuisine, à quelques mètres. Et, au-dehors, le soleil continuait à glisser sur la peinture écaillée des persiennes, pareil à une grosse limace phosphorescente.

Roch se redressa et voulut se lever. Une étrange faiblesse s'empara soudain de lui, et il dut de rasseoir. Il se baissa et ramassa le journal. Mais il le rejeta bientôt sur les draps, et chercha sur la table de nuit le paquet de cigarettes de sa femme et les allumettes. Avant de prendre une cigarette, il regarda la boîte de carton ; c'étaient des cigarettes à la menthe, Consulate, ou quelque chose de ce genre. Il fuma quelques secondes, bougeant le moins possible, puis il appela sa femme. Elle apparut dans l'encadrement de la porte, un torchon à vaisselle dans la main gauche, écartant une mèche de cheveux de l'autre main. Elle regarda Roch et dit :

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Donne-moi un cachet d'aspirine », dit Roch ; « j'ai mal à la tête . »

Elle disparut un instant, puis revint en portant un cachet et un verre d'eau. Roch but très vite. Il rendit le verre.

« Tu as mal à la tête ? » dit Élisabeth.

« Oui. J'ai eu des frissons », dit-il. « J'ai dû attraper froid. »

« Avec cette chaleur ? »

« Il y avait un peu de vent, à la plage. Quelle heure est-il ? »

« La demie bientôt », dit Élisabeth.

Roch se leva et fit quelques pas. Ses forces étaient revenues. Il s'étira.

« Bon. Je vais partir au bureau », dit-il.

La jeune femme défit son tablier.

« Je vais sortir faire quelques courses, tout à l'heure », dit-elle ; « tu veux que je te prenne à l'agence, à sept heures? »

« Non, non, rentre directement. Je te retrouverai ici. »

« Tu es sûr que tu ne veux pas que je te retrouve en ville? »

« Non, il vaut mieux qu'on se retrouve ici. Moi je ne suis pas sûr à quelle heure j'aurai fini, au bureau », dit Roch.

« Comme tu veux », dit Élisabeth.

Roch prit un peigne, se coiffa devant l'armoire à glace et marcha vers la porte.

« A tout à l'heure », dit-il.

« A tout à l'heure », dit Élisabeth.

Et il sortit. Dans la rue, au bas de l'immeuble, il hésita un moment devant sa bicyclette ; puis il décida d'aller à pied.

A cinq cents mètres, les frissons recommencèrent. Délicatement d'abord, effleurant sa peau comme un souffle d'air ; puis de plus en plus brutalement, de plus en plus profondément, horripilant sa peau d'une série de morsures féroces, secouant ses nerfs, s'épanouissant en chaos électriques, avec rage, brûlures, suée, avancées fulgurantes de piqûres de guêpes, montées de chaleur dans son sang, venin aussi ; Roch marcha sur le trottoir, raide, en plein soleil. La transpiration recommençait à mouiller sa chemise dans le dos et sous les aisselles. Il n'y avait rien à faire. Il fallait avancer quand même, l'esprit en alerte, prêt à résister à la moindre défaillance de ses jambes ou de sa colonne vertébrale.

Devant lui, la rue s'étendait, absolument blanche de lumière. Les voitures garées le long du trottoir sentaient des odeurs bizarres de peinture bouillante et de pneus fondus. Des passants venaient à sa rencontre, lourdement, peinant le long des murs. A un carrefour, un agent de police attendait au milieu de la chaussée, avec son ombre tassée à ses pieds. Des pigeons tournaient en rond au bord des ruisseaux, les têtes extrêmement mobiles, à la recherche des miettes de pain tombées d'une nappe, là-haut, au troisième étage. Par endroits, le trottoir avait été réparé avec des plaques de goudron qui poissaient sous les semelles des chaussures. Et au-dessus des cubes des maisons, par-dessus les toits de tuiles et de zinc chauffés à blanc, le ciel était vide, bleu.

Roch tourna dans une rue bordée de marronniers. Il marcha quelque temps, comme ça, du côté de l'ombre ; puis il sentit qu'il allait lui être difficile d'aller plus loin. Il était trempé de sueur des pieds à la tête, le sang brûlait dans ses veines, et ses mâchoires claquaient sans arrêt.

Il chercha des yeux une fontaine, en aperçut une de l'autre côté du trottoir, au soleil, et traversa. Son corps tremblait ; il dut s'appuyer d'une main sur la fontaine, tandis qu'il se penchait et buvait l'eau, la bouche collée à même l'orifice du robinet. Il but beaucoup, plus d'un demi-litre, probablement. Puis il se releva, alourdi, et regarda autour de lui.

Le paysage de la ville était toujours brûlant ; mais à présent, c'était comme s'il jaillissait des étincelles électriques de toutes parts. De grosses étincelles violacées qui brillaient aux angles des murs, sur les rebords du trottoir, près des réverbères, et sur les troncs des arbres. Peut-être était-il pris au centre d'un orage magnétique, dans une tourmente invincible où les éclairs ramassés sur eux-mêmes, des boules de feu enfermées dans leurs gangues, prêtes à exploser à chaque seconde. Le soleil, du haut du ciel, avait bombardé de ses rayons toute cette surface de terre, l'avait pénétrée de ses flèches brûlantes ; on n'échappait pas aussi facilement à la fureur des éléments ; les astres avaient déclaré la guerre à la terre, sans doute ; la chaleur s'était accumulée dans la matière, comme ça, pendant des jours. Et maintenant, tout était devenu braise et cendre, on marchait sur un grand tapis de feu qui couve. Un vent léger, un rien, pouvait déclencher à chaque seconde l'incendie, faire jaillir les flammes hautes comme des maisons, déverser dans les rues des torrents de napalm, mettre le feu aux poudres, ou mieux, donner le signal de départ d'un cataclysme infini, d'une implosion où toutes les choses entreraient en elles-mêmes, s'évanouiraient, disparaîtraient dans un gouffre de violences enchaînées.

Roch, titubant près de la fontaine, regarda le soleil avec inquiétude. La-haut, seule dans l'espace, la boule ronde était terriblement blanche ; elle flottait sur le ciel, elle courait, et de drôles de cercles concentriques nageaient autour d'elle, indéfiniment, fuyant vers la périphérie comme des ondes. Le sol sans défense était offert à ses coups, et l'avalanche de la lumière tombait avec une sorte de frénésie irréaliste. Tout ce qui était plat sur la terre, tous les toits et toutes les terrasses, les rues, les plaques des égouts, la mer, tout était meurtri sans pitié. Et on aurait dit que les objets fondaient sous ce regard éblouissant, qu'ils se liquéfiaient peu à peu ; encore quelques années, quelques jours, quelques heures peut-être, et le sol deviendrait une nappe gazeuse, une vague vapeur argentée qui fumerait lentement, qui s'étirerait le long des marécages, qui s'élèverait et puis se perdrait dans l'espace. C'était cela, on était en train de se transformer petit à petit en nébuleuse. Roch ferma les paupières, mais l'astre cruel resta marqué sur ses rétines, continuant à creuser un trou noir, comme une vrille, continuant à ronger le voile de sang, au fond de sa tête.

C'était cela, la maladie quotidienne ; l'insolation de tous les jours. Les hommes et les femmes s'abritaient comme ils pouvaient dans leurs cabanes, mais, derrière leurs

volets, il y avait toujours l'idée de cette attaque qui déferlait sur la ville. Une paix effrayante pénétrait les interstices de leurs murs de plâtras, faisait éclater les recoins de pierre et d'argile. La terre se fissurait dans tous les sens, et les arbres étaient soulevés du sol, lentement, par cette respiration de monstre. Nulle part on n'était à l'abri. Même au fond des eaux, dans les cachettes pleines d'algues, les lamproies et les raies se réveillaient, et rampaient sur la vase, à l'approche d'un invisible ennemi. Leur planète froide et chaude n'était plus sûre, désormais. Elle tournait autour du soleil, dans le vide, et les rayons de lumière la disloquaient.

Cette lumière, qui avait apporté la vie, maintenant elle apportait la mort dans ses ondes, et bientôt, dans quelques siècles seulement, tout serait fini. C'était cela qui rendait chaque touffe d'herbe et chaque morceau d'animal si inquiétants, si fluides. D'eux il ne resterait rien, pas un os et pas une ruine, pour raconter leur brève et minuscule histoire. Roch s'était remis à marcher sur le trottoir, et ses yeux regardaient tant qu'ils pouvaient les moindres détails. Les morceaux de bois, les granulations de la pierre, la peau luisante des peintures. Les automobiles étaient belles, incendiées en plein soleil, réverbérant sauvagement les prismes de lumière. Les arbres, de l'autre côté de la rue, dressaient au milieu de ces espèces de basalte leurs troncs ridés et leurs masses de feuilles. Un chat marchait de porte en porte, avec des gestes souples de grand fauve, s'immobilisant parfois en un quart de seconde, puis repartant et se coulant dans les soins de muraille. Des hirondelles fusaient entre les toits. Quelque part, par là, un gros homme au crâne chauve se rendait à son bureau, une mallette de cuir pendue à sa main droite. Une petite vieille traversait la rue sans rien regarder, comme une sourde, et montait difficilement sur le trottoir d'en face.

Roch avançait maintenant au centre de la ville. Une fatigue malsaine s'était emparée de ses jambes et de ses épaules, et toutes ses articulations étaient douloureuses. Son visage ruisselait de sueur, mais personne n'y prenait garde, pas même lui ; car tout, autour de lui, transpirait de la même façon. Les immeubles, les vitrines, la chaussée n'étaient que sueur. L'air aussi était humide, collait dans la gorge et à l'intérieur des poumons comme un linge mouillé. Seul, le soleil, parfaitement sec, continuait son œuvre de désintégration. Face à lui, la terre était une vraie montagne de peau, sur quoi les gens marchaient comme de la vermine ; et cette peau rendait son eau.

C'est comme ça que Roch arriva à un grand carrefour, dont le centre était occupée par une place. Avec une peine inouïe, Roch traversa la chaussée et alla s'asseoir sur un banc, au milieu de la place. Près de lui, il y avait une sorte de jardin d'enfants d'où

venaient des cris aigus. Roch resta prostrée quelques minutes, le temps de reprendre son souffle. Mais il ne parvenait pas à rétablir le rythme d'une respiration normale. Comble de tout, son cœur, jusque-là inconnu, se révéla soudain à lui, frappant comme une brute à l'intérieur de sa poitrine.

Des brumes se mirent à passer devant ses yeux, sans arrêt ; là-bas, sur le trottoir d'en face, les maisons se gondolèrent lentement, comme agitées par un vent furieux. Et les gens marchaient à travers un écran liquide, tordus, ondulatoires, colonnes de petits bonshommes noirs faits de fil de fer. Roch se replia sur lui-même, croisant ses bras à la hauteur de l'estomac, pour conjurer la tempête qui passait en lui. Des liquides brûlants essayaient de remonter sa gorge, et il fallait déglutir, continuellement. Les frissons montaient à l'assaut de son corps tout entier, maintenant ; ils partaient de tous les côtés à la fois, des pieds, des reins, de la nuque, des cheveux. Leurs vagues se croisaient sur la peau, descendaient, remontaient, allaient de long en large, troublant tout sur leur passage.

Roch laissait faire. Il se défendait tant bien que mal, contractant le diaphragme, serrant ses mâchoires, essayant de retenir, dans la mesure du possible. Il ne fallait pas qu'il lâche, sinon tout serait devenu vague et frissonnant, sur sa peau ; son visage s'en irait en eau, le nez, les yeux, les oreilles, les cheveux, tout ça s'écroulerait, tomberait en pourriture, le quitterait comme de la mousse. Et ses bras, et ses jambes : c'était sûr qu'ils tomberaient par terre, si Roche cessait de les retenir l'espace d'une demi-seconde.

Les gens, là-bas, qui passaient, ne s'en doutaient pas, eux. Leurs corps étaient solides, leurs membres souples et musculeux. Tout tenait chez eux. Alors ils pouvaient avoir les yeux ailleurs, ils pouvaient lorgner les femmes, scruter les vitrines ; rien ne les empêchait de traîner au bord des trottoirs, le cerveau vide, délicieusement vivants. Et pourtant, à tout bien considérer, eux aussi connaîtraient un jour cette ignominie ; leurs ligaments deviendraient mous, leurs os casseraient comme du verre, et leur chair, leur chair succulente s'en irait en pourriture, dans les caveaux de famille, sous les mausolées de faux marbre, avec des orchidées en matière plastique, et, écrit sur une plaque biseautée, quelque chose dans le genre de

Étienne Albert Guignonis

né le 12 janvier 1893

rappelé à Dieu le 25 juin 1961

Les gens se promenaient tranquillement dans ces rues, au soleil ; ils déambulaient dans leurs peaux de vieillards, ils portaient haut leurs têtes de mort, balançaient mollement leurs tibias et leurs cubitus. Ils passaient devant les affiches, entraient dans les magasins,

palpaient des étoffes, des poulets. Ils fumaient, debout devant l'arrêt d'autobus, les yeux caches par des lunettes opaques. Leurs chemises et leurs robes étaient mouillées en arc de cercle, sous les bras. Leurs pieds frappaient fort le ciment du trottoir, avec des rythmes réguliers : brouhahas des semelles d'hommes, cliquetis rapide des talons de femmes. Un prêtre en soutane avançait énergiquement au milieu de la chaussée, en train de traverser la rue de biais. Plus tard, une voiture de pompiers surgissait à l'entrée de la place, et se mettait à tourner à une allure folle près des trottoirs, zigzaguant au milieu des automobiles en actionnant sa sirène. Quelque part, près des collines, un bout de jardin était en feu, à cause de l'imprudence d'un gamin qui voulait brûler une poignée de mauvaises herbes. Le vent avait un peu soufflé, et bientôt, devant la terrasse, le feu se répandait en élargissant son cercle, très vite, avec de drôles de ronflements. Le palmier commençait à flamber comme une torche, déversant dans le ciel des flots de fumée noire, quand les pompiers sont arrivés au bout de la rue.

Roch se leva et recommença à marcher. Il traversa lentement la place, en longeant le jardin. Sur des bancs, des vieilles femmes en robe d'été, quelques-unes goitreuses, le regardèrent passer. A l'autre bout du trottoir, il y avait un marchand de glaces enfermé dans une petite baraque de bois sur laquelle il y avait écrit :

ERNEST GLACIER

Au-dessus du comptoir, une pancarte se balançait :

Parfums du jour :

ananas

citron

orange

fraise

vanille

chocolat

praliné

moka

melon

tutti frutti

anis

Dans sa cabane, l'homme à lunettes, le crâne chauve, le regarda. Roch continua à marcher. Avant de s'engager sur la chaussée, il s'arrêta au bord du trottoir ; tandis que les voitures filaient devant lui, en répandant des nuages de fumée grise, il leva la tête et

regarda à nouveau le soleil ; la boule blanche était toujours à sa place, très haut dans le ciel, cognant sur la terre plus que jamais. Il n'y avait aucun moyen de la fuir. On pouvait courir à perdre haleine, courir sur la chaussée brûlante jusqu'à démolir ses souliers, on pouvait courir pieds nus, tomber, saigner, il n'y avait rien à faire. Le soleil serait toujours là, brillant dans l'air avec la régularité d'une ampoule électrique. Il éclairerait tout, il montrerait tout, sans pitié. On pouvait même essayer de descendre sous terre, de s'enfouir, de se couvrir la tête de cendre et de poussière. En vain. Il serait encore là. De s'enfoncer à l'intérieur d'un trou humide, dans le genre d'un tunnel. Il ferait frais, il ferait nuit. Peut-être. Mais ça ne empêcherait pas le soleil d'être à sa place dans le ciel, et la lumière glisserait à l'intérieur du souterrain, comme un serpent, elle le suivrait partout, sans relâche, pendant des heures, des jours, des années, jusqu'à ce qu'il tombe sur le sol, vaincu. Il avait perdu d'avance. Déjà les fines lames des rayons étaient enfoncées dans sa chair, et elles rongeaient la vie cellule par cellule. Le monde était une bête malade, une sorte d'énorme tumeur cancéreuse, avec des bouillonnements de liquides, des taches blanchâtres, des écoulements de pus, de fantastiques bourgeonnements de peaux mortes qui poussaient dans tous les sens, qui s'enflaient, qui ressemblaient de plus en plus à une chevelure crépue. Il aurait fallu s'en aller, disparaître à jamais de la face du soleil.

Que ce soit toujours la nuit, dans les villes, sur les pans des montagnes ; une nuit légère et magnifique, une nuit sans lune ni étoiles, avec rien qui pût monter et briller dans l'ombre, rien qui pût dégeler les choses. Un noir absolu, ni bleu ni brun, un noir d'aveugle ; où toutes les sources de lumière auraient été anéanties, les braises des cigarettes, les allumettes en train de brûler. Où toutes ces lueurs venimeuses auraient été soufflées. Piétinés, les montres phosphorescentes, les vers luisants, les feux rouges des voitures. Piétinés avec rage, tués à coups de bâton, étouffés sous des édredons. On aurait passé des mois, comme ça, à crever les réverbères, à arracher les yeux des chats, à démolir toutes ces petites scintillations ignobles, qui rongent, qui font mal. Même on aurait fracassé les miroirs, de peur qu'ils ne captent quelque rayon échappé et ne le répercutent au loin, bêtement. Alors, quand il ne serait rien resté sur la terre que ce rideau noir, on s'en serait couvert la tête, et on aurait été bien.

9. 2. L'essai de traduction

Groznica

Sve u svemu, Roch je bio tip s izraženim lopaticama, ne osobito visok, kostura koji se gotovo providio ispod cijele kože, osobito u predjelu prsa gdje su mu se rebra ocrtavala u nizu lukova. Opći izgled karikature naglašavala su zašiljena ramena, laktovi i koljena, nešto mišića koji su nalikovali na tetive, a više od svega izduženo, izglednjelo lice s kukastim nosom, upalim očima i ispijenim obrazima. Nije bio ružan, čak bi ga se moglo smatrati lijepim unatoč neobičnoj mršavosti. Kad bi hodao, Roch bi nezgrapno zamahivao rukama, što je bilo u potpunom neskladu s njegovim nogama i remetilo njihov ritam. Nikada se nije smijao, ali mu je na usnama neprekidno lebdio lagani smiješak, kao da mu je u glavi bila neka šala koju nije uspijevaio izbaciti. Govorio je doista malo, tako da se o tome ne može sa sigurnošću ništa reći. Nije pio, samo bi s vremena na vrijeme zapalio pokoji američku cigaretu. Nitko ga nije uistinu poznao, čak ni njegova žena Élisabeth, a činilo se da nema ni prijatelja. Svako poslijepodne i svaku večer radio je u poslovnici putničke agencije Transtourisme. To mu je ostavljalo slobodno jutro koje je koristio na različite načine, ovisno o godišnjem dobu. Zimi spavajući, a ljeti odlazeći na plažu.

Bilo je to doba kad je Roch svako jutro odlazio na kupanje. Toga je dana, kao i obično, izašao iz kuće na rubu grada, uzeo bicikl i uputio se prema moru. Dugo je vozio po najjačem suncu duž obale. A onda se, stigavši do jednog zavoja na glavnoj cesti, već blizu rta, zaustavio i sišao s bicikla. Privezao je sigurnosni lanac oko oboda prednjeg kotača, preskočio zaštitnu ogradu i sjurio se niz padinu punu kupinova grmlja i sitnog šljunka sve do ruba vode. Ovdje je skrenuo lijevo i produžio pored niza oštrih stijena. Nekoliko metara dalje nalazila se neka vrsta male uvale u kojoj je plutalo razno smeće. Tu se na brzinu okupao, a zatim je sjeo na ravan kamen kako bi se osušio na suncu. Još je uvijek bilo rano jutro i uokolo, dokle god mu je pogled sezao, da se Roch potrudio gledati, nije bilo nikoga.

Sunce je pržilo, a sitne kapljice vode koje su se uhvatile za njegovu kožu, i po cijelom licu, brzo su hlapile. Na njihovu mjestu ostao je niz sićušnih mrljica od sasušene soli, zatežući mu kožu. A to je boljelo, kao da je svoje golo tijelo izložio mravima, kao da mu se tisuće vilica mahnito zarilo u živo meso.

Roch je ustao i ponovno se okupao. Kad je izašao iz vode, primijetio je da se podigao vjetar. Bio je to istočnjak, prilično svjež za to doba godine, koji je puhao u ostrim naletima. Roch se napola ispružio na ploči kamena i zapalio cigaretu; vjetar mu je tri puta ugasio plamen upaljača. Neko je vrijeme pušio, dok cigareta nije dogorjela, a zatim je ponovno legao na leđa i zatvorio oči. Na finoj kožici njegovih vjeđa počeli su plesati

crveni i ljubičasti mjehurići. Lebdjeli su u svim smjerovima, nestašno se zanosili ulijevo, pa se opet povremeno sastajali, okupljajući se i tvoreći neodređene oblike: konjsku glavu, Afriku, moljce, kitice cvijeća, hobotnice, vulkane, mrtvačku glavu.

Kada mu je to dozlogrdilo, Roch je ustao, obukao se i vratio na cestu. Tek što je sjeo na bicikl odjeknula je u daljini podnevna sirena iznad grada. Nad obzorjem se uzdizala blijeda izmaglica, sasvim blizu planina, a sunce je bilo bijelo iza tanke magličaste zavjese.

Roch je potjerao bicikl. S vremena na vrijeme prestigao bi ga koji automobil, blago klizeći pored njega. Vrućina je bila potpuna, nesavladiva. Zrak se od nje toliko zgusnuo da se Roch morao probijati kroz neku vrstu ljepljivih i zagušljivih naslaga koje su mu neprestano dolazile ususret. Prošao je bulevarom zasađenim platanama, skrenuo desno, popeo se strmom ulicom, skrenuo lijevo, prošao kroz pet-šest križanja, dva crvena svjetla, ponovno skrenuo desno u jednu uličicu s rijetkim zgradama i zaustavio se ispred svoje kuće.

Stavio je lanac na prednji kotač, prislonio bicikl uza zid zgrade i uspeo se stepenicama. Zaustavio se na četvrtom katu, pred vratima s desne strane, pozvonio i pričekao. Nakon nekoliko sekundi začuo se zvuk brave u vratima – i na pragu se pojavila mlada žena duge crne kose.

„Ah, to si ti, uđi.”

Roch je ušao za njom u stan. Pažljivo je zatvorio vrata, ostavio ključeve od lanca bicikla na stolić u hodniku i uputio se prema kuhinji. Bila je to dosta velika prostorija, okrenuta prema sjeveru, u kojoj je dominirao bijeli drveni stol. Prozorski kapci bili su spušteni, a u polumraku se uzdizao plavi plamen plinskog štednjaka na kojemu se nešto kuhalo u velikom loncu. Mlada žena imala je na sebi raskopčanu pregaču od najlona. Roch je prošao ispred nje i otišao oprati ruke u sudoper. Dok je prskao lice vodom da spere s njega sol, žena upita:

„Voda je bila dobra?”

„Jako dobra”, promrmlja Roch, „trebala si i ti poći.”

„Po ovoj vrućini...”

Roch osuši ruke i lice kuhinjskom krpom. Zatim ponovno ode u hodnik potražiti novine.

„Gdje su novine?”, povikne ne okrećući glavu.

„Što?”, upita ona.

„Gdje si stavila novine?”, ponovi on.

„U sobi su“, odgovori žena, „na krevetu u sobi. Ima i jedno pismo za tebe.”

Roch uđe u sobu. Na raspredmljenom krevetu ležale su novine i pismo. Vрати se u kuhinju, sjedne na stolac, stavi novine na stol pored tanjura i vrhom noža otvori kuvertu.

„Hoće li brzo ručak?“, upita otvarajući pismo.

„Za pet minuta“, odgovori žena. „Gladan si?”

„Hm...”

„Krumpiri su kuhani za pet minuta.”

Roch počne čitati pismo. Bilo je napisano sitnim finim rukopisom s nalivperom, na kockastom papiru.

„Dragi Roch, draga Élisabeth,

šaljem vam ovo kratko pismo iz Italije, gdje nastavljam svoje putovanje. Bila sam u Milanu i Bologni, a danas sam stigla u Firencu. U omotnici je i razglednica koju sam kupila u Firenci. Ovdje je jako vruće, ali je krajolik zbog toga još ljepši. Posjetila sam sve spomenike i sve muzeje i gotovo da sam vidjela sve što se ima za vidjeti. I prelijepo je. Nadam se da ćete uskoro i vi imati priliku doputovati ovamo, mislim da je vrijedno truda. Pisala sam neki dan mami da joj javim novosti o sebi. Nadam se da je reuma ne muči previše. Nadam se da ste i vi dobro, i da ne trpите veliku vrućinu. Neki dan sam u Milanu srela Emmanuela koji je tamo bio na proputovanju sa svojom ženom. Prisjetili smo se starih vremena. Rekao mi je da vas namjerava posjetiti na kraju odmora, prije povratka u Pariz. Čini se da sada radi za nekog proizvođača hladnjaka i da je vrlo dobro plaćen. To su eto novosti. Sljedećeg utorka bit ću u Veneciji i ostat ću petnaestak dana. Neću ti dati adresu, dragi moj Roch, jer znam da mi nećeš pisati. Vidimo se uskoro, ljubim vas, Antoinette.”

Roch se nagnuo nad stol, dohvatio kuvertu i izvadio razglednicu. Fotografija je prikazivala vrt pun bilja, crveno cvijeće, jedno stablo cedra i, posvuda oko travnjaka, žute stupove koji su tvorili arkade. Sjena cedrove krošnje padala je na tlo u pravilnim prugama ispod arkada, a komadić neba, u lijevom kutu fotografije, bio je obojan kričavom plavom. Na poleđini razglednice, iznad prostora za poruku, pisalo je:

FIRENZE

Museo S. Marco – Il Chiostro

Muzej Sv. Marka – Samostan

Museum of S. Marc – The Cloister

Markus Museum – Der Kreuzgang

Kad je sve pročitao, Roch stavi razglednicu i pismo na stol, pored kuverte. Élisabeth je izvadila krumpire iz lonca i stavila ih u tanjure, zatim je razmotala masni papir i iz njega izvadila dvije kriške šunke te svaku položila na tanjure, pokraj krumpira.

„Tko ti piše?“, upita.

„Nitko – moja sestra“, odgovori Roch.

„Zašto ti piše?“

„Tek tako, u Italiji je.“

„Oh? Nisam znala.“

„Ni ja. U Milanu je, ili Veneciji, tako negdje. Uglavnom, vidjet ćeš, poslala je čak i razglednicu.“

I vrhom noža pokaže na fotografiju. Mlada žena uzme pismo i razglednicu, na brzinu ih pročita i ponovno odloži na stol, pored sebe.

„U Firenci je“, reče.

„Da, tako je, u Firenci“, potvrdi Roch.

„Mora da je tamo lijepo.“

„Aha“, reče Roch.

Zatim je počela jesti krumpire. Što se tiče Rocha, on je već bio gotovo dovršio.

Kad je pojeo jogurt, Roch ustane od stola, uzme novine i pođe u sobu malo prileći. Vrućina je sad bila nepodnošljiva. Sunce se polako spuštalo niz zatvorene kapke, a zrakom su se širili zvukovi poput mjehurića. Sve je bilo ljepljivo – zidovi, parket, strop, plahte, novinski papir. Roch se nevidljivo znojio na prsima i leđima. Kupao se u nekoj vrsti vlažnog filma koji ga je lijepio za madrac. Nekakav tupi umor, a ne san, prikovao ga je na mjestu, obuzimajući mu sve udove. S mukom je okretao velike stranice novina, a oči su mu teško prelazile s jednog reda na drugi. Zbog toga je neprestano čitao jednu te istu rečenicu, isti dio rečenice, istu riječ, bez razumijevanja, bez razabiranja smisla, očajnički. Te vijesti pristigle su sa suprotnih krajeva planeta, preskočivši barijere oceana i planina, zbog njega, samo zbog njega. A on nije bio sposoban primiti ih. Vidio je te riječi koje su predstavljale daleke zemlje, te sažetke čudnih i tajnovitih pustolovina, djeliće epopeja koje su ljudi sa svih strana svijeta ostavili da se povlače ovdje, na tom listu papira, u zagonetkama. Ali on ih nikada neće moći razumjeti. Zauvijek će ostati, poput kakva zarobljenika u vlastitoj kadi, izgubljen usred svojih zidova od pare, sam, nasamaren, zgrčen u tom sparnom poslijepodnevu, prstiju zalijepljenih za tu stranicu novina koju je držao i glave pune buke koju je izazivala njegova žena pranjem posuđa, s druge strane zida.

Međutim, izvan njega, izvan ovih zidova, tisućama kilometara daleko, dogodile su se neke stvari, rijetki i apsurdni događaji kojih je odjek stizao i do njega, nalik na graju bijesne gomile. Prelazili su oceane, ravnice, sela zbijena u dnu dolina, prelijetali vulkanska grotla, guste željezničke pruge, vodove visokog napona, jezera veličine pljuvačke, i stizali na mjesta događaja. Sve je bilo pripremljeno, sazrelo, i događaji su bili zapisani na zemlji baš kao i u novinama, uokvireni, umetnuti usred drugih, rezimirajući s boli i sa suosjećanjem ostale poduhvate i masakre.

U Gainsvillu (Georgia) je izbila tučnjava između bijelih gostiju jednog kafića i Crnaca koji su na silu pokušavali ući u prostoriju za biljar. Četiri mlada bijelca su uhićena. Jedan bijelac bio je povrijeđen udarcem boce.

Ali najviše nereda izazivaju pobune Crnaca u Alabami, kolijevci rasne segregacije na jugu SAD-a. Ako se u Birminghamu stvari odvijaju prilično mirno, posve je drukčija situacija u Bessemeru, industrijskom predgrađu gdje su Bijelci oboružani bejzbolskim palicama napali petero Crnaca koji su pokušavali nešto naručiti u jednoj kafeteriji. U Selmi, također u Alabami, gdje je u tijeku integracijska kampanja za glasačka prava Crnaca, devetero mladih Crnaca uhićeno je pod različitim izgovorima.

INCIDENTI

U ponedjeljak je u tom istom gradu uhićeno pedeset i pet Crnaca i šest Bijelaca. U Tuscaloosi su četiri Bijelca izbacila iz jednog restorana nekoliko Crnaca koji su pokušali naručiti hranu dok u druga dva restorana u gradu nekim drugim Crncima nije prijetila nikakva opasnost ili su čak u jednom „bjelačkom“ hotelu uspjeli dobiti sobu. U Atlanti je jedan bijeli segregacionist bio pozvan pred sud jer je pištoljem prijetio Crncima koji su pokušavali sjesti za stol u njegovu restoranu.

Nasilje je izbijalo posvuda, šake su se skupljale i udarale u meso na najosjetljivijim mjestima. Iz polomljenih noseva, izbijenih zuba, otvorenih sljepoočnica krv je počela teći polako, polako. Koža je poplavila od udaraca, kosa se slijepila od teškog znoja, a u nekim su prsima srca divlje tukla mahnito poskakajući. U stisnutom grlu zrak više ne prolazi, dugi hladni trnci uspinju se kralježnicom, i kao da cijelo tijelo postaje mekano, mlitavo, bez kostiju. Noge podrhtavaju, ruke više nemaju snage, a u unutrašnjosti glave gdje odzvanjaju udarci ideje su mrtve, stroj za proizvodnje misli okreće se oko sebe, fanatično u prazno. Te priče o zločinima su strašne jer više ništa nema smisla. Stisnutih vilica i izrazito divljih pogleda, skupine muškaraca kruže ulicama noseći zastave. Prozori zastrti krpama i zidovi visoki poput planina zatvaraju horizont. Sve je postalo zamršeno, sve se

pretvorilo u patnju i bol. Tijela, milijuni mršavih tijela ispruženih u blatu, u krvavim lokvama. A iznad njih raste

divlja šuma, koja guši zemlju i trga meso, šuma živih korijena koja seže duboko u tlo i širi oko sebe otužan miris patnje.

Krikovi se čuju posvuda, odjekuju u ritmu neke odbojne melodije, odjekuju pjesmom agonije. Reklo bi se da sva grla urlaju zajedno, i čuje se samo zvuk disanja koje struže, gmiže i ispunjava golemi jarak. Svijet završava u jednoj grobnici, ne, zapravo u jednoj sobi, u jednoj velikoj prostoriji sa zatvorenim kopcima, na raspremljenom krevetu, gdje je odjeća razbacana po stolicama, gdje vlada miris dana ispunjenih znojem i dimom cigareta, u nečemu poput zajedničke prostorije, velike bolničke sobe, gdje bez prestanka i bijesno gori blijedosivo svjetlo gole električne žarulje obješene o komad žice.

U svom tom neredu, usred toga kužnog zraka, riječi iz novina su razdvojile i jednim potezom ispisale na velikom bijelom papiru, kao u nekom snu, sljedeće:

Iz moje glave i mojih očiju

uzdizale su se spore procesije ludih muškaraca

a njihove su zastave lepetale na vjetru

poput udaraca šake,

noseći na poderanom platnu natpis

"GNJEV"

Koračali su u zbijenim redovima, teški,

i jaki poput bikova, a znoj im se

slijevao

niz čela.

Bili su ružni, ali žalosni.

Cijeli je grad pobjegao pred njima,

napuštajući naglo kuće i trgovine,

ostavljajući u tišini sve što ih je moglo opteretiti.

Još je bila noć, a oni su koračali

bez prekida, kružeći i kružeći

po praznim uličicama.

Bijele zastave lepetale su nad njihovim

glavama, noseći natpis

"GNJEV"

a oni su nalikovali na teške brodove u propadanju
uništene u strašnim
trenucima brodoloma!

Umirali su cijelu noć
i unatoč snazi svojih mišićavih prsa
padali su jedan za drugim,
licem okrenutim prema blatu,
ruku napokon oslobođenih.
Njihove divlje oči nastavljale su piljiti
u neku nejasnu,
pomalo sramežljivu zoru,
koja je blago osvjetljavala
crni velur kanala.
Evo,
evo zašto su umrli
umrli su za vas.

A malo dalje, malo niže, stajao je taj drugi članak, prikovan za novinski papir, neizbrisiv a ipak tako neuhvatljiv, taj bijedni zločin, gol i gnusan, uvijek prisutan u svijetu, i u kojem sudjelujemo, malo pomalo, i ne vjerujući, poput zarobljenika u vlastitoj kadi. Da, to je sigurno, taj događaj, taj zločin, taj sićušni otkucaj koji poskakuje, koji odjekuje, koji se odbija, koji doista boli, prije nego što presuši i nestane u obliku riječi.

AMIENS - Optužen za ubojstvo i tešku krađu, Roger Boquillon, 23-godišnji radnik na farmi iz Outreboisa, osuđen je na doživotnu kaznu zatvora Porotnog suda u departmanu Somme.

Toga 22. siječnja u Ham-Hardivalu, malom mjestu blizu Doullensa, gđicu Marthu Morel (73), trgovkinju mješovitom robom i pićima, napao je klijent kojemu je poslužila čašu vina.

Optuženi je nožem prezeao grlo 70-godišnjakinji, čije je tijelo pronađeno iza pulta u lokvi krvi. Zločinac je ukrao novac iz blagajne, mali iznos između 20 i 30 franaka, i nije ni pokušao pretražiti kuću u kojoj je u jednom ormaru pronađena uštedevina gđice Morel, svežanj s 20.000 franaka.

Uhićen idućeg dana, Boquillon je spremno priznao svoj zločin, rekavši samo da je bio opsjednut željom da ubije staricu.

I eto. Te su žene mrtve, samo tako, iz čista mira. Njihovi su se životi, uz promukao i bolan krik, ugasili u jednom naglom potezu koji se obrušio na njih poput plimnog vala. One su napustile svoju kožu, svoju staru osušenu kožu u kojoj su nekada bile mlade i lijepe. I sad su ušle u najdublji dio sebe, u tu crnu rupu koju svi nosimo u dnu utrobe; uronile su u tišinu, razodjevene, ogoljene, usisane.

Nekakva čudna jeza prošla je Rochovim tijelom. Sjedio je na krevetu s raširenim novinama u rukama, i nije se više micao. Otvorenih očiju, zureći ravno ispred sebe, prema ormaru s ogledalom, pustio je da ga prožme val, istovremeno i vruć i hladan, koji se od tabana brzo uspinjao njegovim udovima, nadižući mu nakupine dlaka, grickajući mu meso i kožu. Stigavši do visine prsa, val ga je potresao, proširio se u više smjerova, zgrčio mu cijeli prsni koš onako kako se grče ticala, ugrizao ga, usisao, spalio ga poput vrućeg željeza. Zatim je jeza naglo skočila u njegov potiljak, pa u glavu. Žarila je poput zvijezde, neprestano obnavljajući svoju živčanu erupciju, mrveći na komadiće Rochov život, razmičući ih jedne od drugih, uništavajući tetive i mišiće, razapinjući, razvaljujući čeljusti kao u neku rasjeklinu uzrokovanu potresom. U venama mu više nije tekla krv, već rastaljena lava, prava zmajaska vatra koja uništava sve na putu. Roch se zgrčio na krevetu i osjetio kako se bol širi; zubi su mu cvokotali.

Grč nije dugo potrajao, sve u svemu možda tri sekunde, a možda ni toliko. Roch se našao ispružen na boku, teško dišući. Znoj mu je izbio na leđima i licu. Novine su pale na tlo, pored kreveta.

Roch je u čudu gledao sobu oko sebe. Ništa se, međutim, nije promijenilo. Zidovi su i dalje bili prekriveni istim prljavim žutim tapetama, kapci su bili zatvoreni, stol je bio na svome mjestu ispred prozora a električna žarulja i dalje je visjela na žici ispod limenog sjenila. Buka od pranja posuđa jednako je odzvanjala u kuhinji, nekoliko metara dalje. A vani je sunce nastavilo kliziti po oljuštenoj boji na kopcima, poput debelog svjetlucavog puža golaća.

Roch se pridigao i pokušao ustati. Iznenada ga je uhvatila neka čudna slabost i morao je ponovno sjesti. Sagnuo se i pokupio novine s poda. No uskoro ih je bacio na krevet i potražio na noćnom stoliću ženinu kutiju cigareta i šibice. Prije nego što je izvadio cigaretu, pogledao je kutiju: bile su to cigarete s okusom mente, Consulate ili tako nešto. Pušio je nekoliko sekundi, mičući se što je manje mogao, a zatim je zazvao ženu. Pojavila se na vratima, s kuhinjskom krpom u lijevoj ruci, dok je drugom odmicala pramen kose. Pogledala je Rocha i upitala:

„Što je?“

„Daj mi jedan aspirin”, reče Roch, „boli me glava.”

Na trenutak je nestala i ubrzo se vratila noseći tabletu i čašu vode. Roch brzo popije vodu. Zatim joj vrati čašu.

„Boli te glava?”, upita Élisabeth.

„Da. Uхватила me groznica”, odgovori on. „Vjerojatno sam se prehladio.”

„Po ovoj vrućini?”

„Bilo je malo vjetra na plaži. Koliko je sati?”

„Uskoro će pola”, reče Élisabeth.

Roch ustane i napravi nekoliko koraka. Snaga mu se povratila. Protegao se.

„Dobro. Idem u ured”, reče on.

Mlada žena odveže pregaču.

„Íci ću još malo u kupovinu”, reče ona. „Hoćeš li da dođem po tebe u agenciju, u sedam sati?”

„Ne, ne, vrati se kući. Vidimo se ovdje.”

„Siguran si da ne želiš da se nađemo u gradu?”

„Ne, bolje je da se nađemo ovdje. Nisam siguran u koliko ću sati biti gotov s poslom”, reče Roch.

„Kako želiš”, odgovori Élisabeth.

Roch uzme češalj, počešlja se pred ogledalom na ormaru i krene prema vratima.

„Vidimo se”, reče on.

„Vidimo se”, reče Élisabeth.

Zatim izađe. Na ulici, ispred zgrade, još je trenutak oklijevao kod bicikla, a zatim odluči poći pješice.

Nakon petsto metara ponovno ga je uhvatila drhtavica. Najprije blago, draškajući mu kožu poput povjetarca, zatim sve jače, i sve dublje, kostriješeći mu kožu divljim ujedima, potresajući mu živce, šireći se u električnim nanosima, s bijesom, pečenjem, znojenjem, munjevitom brzinom uboda ose navale vrućine u krv, također otrovne. Roch je ukočeno hodao pločnikom po najjačem suncu. Znoj mu je ponovo počeo izbijati kroz majicu na leđima i ispod pazuha. Tu nije bilo pomoći. Morao je dalje nastaviti, pribrana uma i spreman oduprijeti se najmanjem znaku klonulosti nogu ili kralježnice.

Pred njim se pružala ulica, potpuno bijela od svjetlosti. Automobili parkirani uz pločnik širili su čudan miris užarene boje i rastopljenih guma. Prolaznici su mu dolazili ususret, teško se vukući uza zidove. Na jednom raskrižju stajao je policajac nasred ceste, zajedno sa svojom sjenom prikovanom za svoje noge. Golubovi su tumarali oko jaraka,

živo okrećući glave, u potrazi za mrvicama kruha koje su pale iz jednog stolnjaka odozgo s trećeg kata. Na nekim je mjestima pločnik bio pokrpan asfaltom, koji se lijepio za potplate cipela. A iznad kockastih kuća, iznad bijelih krovova od crijepa i pocinčanog lima, nebo je bilo prazno, plavo.

Roch je skrenuo u ulicu zasadenu kestenima. Hodao je tako neko vrijeme sjenovitom stranom, a onda je osjetio da će mu biti teško nastaviti dalje. Bio je moker od znoja od glave do pete, krv mu je gorjela u žilama, a čeljust mu je bez prestanka drhtala.

Pogledom potraži fontanu, i primijeti jednu s druge strane pločnika, na suncu, pa prijeđe cestu. Cijelo tijelo mu se treslo. Dok se saginjao da popije vode, morao se jednom rukom pridržavati za zidić fontane, zalijepivši usta za sam otvor slavine. Popio je puno, vjerojatno više od pola litre. Zatim se uspravio, onako trom, i pogledao oko sebe.

Gradski pejzaž još uvijek je gorio, ali sada kao da su posvuda vrcale električne iskre. Velike ljubičaste iskre koje su sjajile na uglovima zidova, na rubovima pločnika, pored uličnih svjetiljki, na stablima drveća. Možda se našao zahvaćen geomagnetskom olujom, nesavladivim vrtlogom u kojemu su munje skupljene u vatrene kugle spremne eksplodirati svake sekunde. Sunce je odozgo s neba bombardiralo svojim zrakama cijelu površinu zemlje, prodiralo u nju gorućim strijelama. Nije bilo tako lako pobjeći gnjevu prirode. Zvijezde su, nema sumnje, objavile rat zemlji. Vrućina se danima nakupljala u materiji, sama od sebe. A sada se sve pretvorilo u žar i pepeo, kao da se hodalo po velikom vatrenom sagu koji je tinjao. I najmanji je povjetarac mogao svakog trenutka izazvati požar, raspaliti plamenove visoke poput kuća, izliti na ulice bujice napalma sipati ulje na vatru ili, bolje rečeno, dati znak za početak konačne kataklizme, implozije u kojoj bi se sve stvari uvukle u sebe, nestale, iščezle u vrtlogu lančanih reakcija.

Roch je, posrćući pokraj fontane, zabrinuto pogledao u sunce. Visoko gore, sama u prostoru, okrugla je kugla bila strahovito bijela. Lebdjela je na nebu, kretala se, a neobični koncentrični krugovi plivali su oko nje, neodređeno, bježeći prema periferiji poput valova. Tlo je bespomoćno bilo izloženo njenim udarima, a lavina svjetlosti padala je nestvarnom žestinom. Sve što je bilo ravno na zemlji, svi krovovi i sve terase, ulice, šahtovi, more, sve je bilo nemilosrdno umrtvljeno. Moglo bi se reći da su se predmeti topili pod tim blještavim pogledom, da su se malo po malo rastapali. Još nekoliko godina, nekoliko dana ili možda samo nekoliko sati, i tlo će postati plinska naslaga, srebrnasti val pare koja će polako hlapiti, širiti se nad močvarama, uzdizati u prostor i u njemu se izgubiti. To je bilo to, malo pomalo pretvarali smo se u izmaglicu. Roch zatvori oči, ali okrutna je zvijezda

ostala utisnuta u njegovim mrežnicama, nastavljajući dupsti crnu rupu poput svrdla, nastavljajući glodati krvavi veo u njegovoj glavi.

To je bila ta neprekidna bolest: svakodnevno izlaganje suncu. Muškarci i žene sklanjali su se kako su mogli u svoje kuće, ali iza njihovih prozorskih kapaka uvijek je bila prisutna misao o tom napadu koji je prijetio gradu. Zastrahujući je mir prodirao u pukotine njihovih zidova, razarajući skrovišta od kamena i ilovače. Zemlja je pucala na sve strane, a stabla su se polako odizala od tla tim čudovišnim disanjem. Nigdje se nije moglo skloniti. Čak i na dnu voda, u rupama punim algi, jegulje i raže budile su se i puzale u mulj pred nevidljivim neprijateljem. Njihov hladni i topli planet sad više nije bio siguran. Okretao se oko Sunca, u prazno, dok su ga zrake svjetla premještale.

To svjetlo, koje je donijelo život, sada je donosilo smrt u valovima, i uskoro će, u samo nekoliko stoljeća, sve biti svršeno. To je bilo ono što je činilo svaki busen trave i svaki djelić životinje tako zabrinutim i tako nervoznim. Od njih neće ostati ništa, nijedna kost, nijedan ostatak koji bi ispričao njihovu kratku i beznačajnu priču. Roch je ponovno hodao pločnikom, a njegove su oči promatrale koliko su mogle i najsitnije detalje. Komadiće drveta, zrnatu strukturu kamena, blistavi sloj boje. Automobili su bili lijepi, onako zažareni na suncu, dok su divlje odbijali zrake svjetlosti. Drveće s druge strane ulice uzdizalo je, usred tog bazalta, svoja naborana debla s krošnjama lišća. Jedna je mačka išla od vrata do vrata, mekim koracima divlje zvijeri, zaustavljajući se katkad na djelić sekunde, da zatim odmah nastavila dalje nestajući između zidova. Lastavice su se topile među krovovima. Tamo dalje jedan je debeli ćelavko odlazio na posao, s kožnom torbom u desnoj ruci. Malena starica prelazila je cestu ne gledajući uokolo, kao da je gluha, i teško se uspinjala na pločnik preko puta.

Roch se bližio centru grada. Nekakav nezdrav umor obuzeo mu je noge i ramena, i svi su mu zglobovi bili bolni. S lica mu je tekao znoj, ali nitko to nije primjećivao, pa ni on sam, jer sve oko njega znojilo se na isti način. Zgrade, izlozi, cesta, sve je bilo znoj. Zrak je također bio vlažan, lijepio se u grlu, a u plućima kao da mu je bila mokra krpa. Samo je sunce, savršeno suho, nastavljalo svoj posao dezintegracije. Zemlja pred njim bila je prava planina od kože, po kojoj su ljudi hodali poput crva, a ta je koža lučila svoju vodu.

U takvom je stanju Roch stigao do velikog raskrižja, čije je središte zauzimao jedan trg. S golemom boli Roch je prešao cestu i sjeo na klupu nasred trga. U blizini je bio nekakav dječji park iz kojega su dopirali oštri krici. Roch je ostao nepomičan nekoliko minuta kako bi povratio dah. Ali nikako mu nije uspijevalo uspostaviti normalan ritam

disanja. Iscrpljeno od svega, njegovo se srce, dotad mu nepoznato, iznenada probudilo, udarajući kao ludo u prsima.

Pred očima mu se počelo magliti, bez prestanka. Tamo na pločniku preko puta kuće su se lagano iskrivile, kao da su bile na udaru bijesnog vjetra. A ljudi su hodali kao po tekućem filmu, iscrpljeni, nakrivljeni, poput kolona malih crnih čovječuljaka izrađenih od željezne žice. Roch se previo prekrizivši ruke u visini želuca kako bi odvratio oluju koja se odvijala u njemu. Vreli tjelesni sokovi pokušavali su mu se uspeti uz grlo, pa je morao neprestano gutati slinu. Drhtavica je sada napadala čitavo njegovo tijelo. Trnci su dolazili sa svih strana u isto vrijeme: iz nogu, križa, potiljka, kose. Njihovi su se valovi sudarali na koži, spuštajući se i ponovo dižući, šireći se uzduž i poprijeko, remeteći sve na svom putu.

Roch se prepustio. Branio se koliko je mogao, stežući ošit, stišćući čeljust, pokušavajući izdržati u granicama mogućeg. Nije smio popustiti, jer u protivnom bi sve moglo postati neodređeno i grozničavo na njegovoj koži. Lice bi mu se rasplinulo u vodi, nos, oči, kosa, sve bi se to srušilo, pretvorilo u trulež, napustilo ga klizeći poput pjene. A njegove ruke i noge, sigurno bi pale na tlo, da ih je Roch prestao pridržavati na pola sekunde.

Ljudi koji su ovuda prolazili nisu ništa sumnjali. Njihova su tijela bila čvrsta, udovi gipki i mišićavi. Na njima se sve držalo. Oni su mogli gledati kamo drugdje, mogli su promatrati druge žene, razgledavati izloge, ništa ih nije sprečavalo da se vuku po pločnicima, praznih glava, a prekrasno živi. No ako dobro razmislimo, i oni će jednog dana upoznati taj grozni osjećaj. Njihovi će ligamenti postati labavi, kosti će im se lomiti poput stakla, a njihovo meso, to sočno meso, pretvorit će se u trulež u obiteljskim grobnicama, u mauzolejima od lažnog mramora, s plastičnim orhidejama i ukošenom pločicom na kojoj će stajati nešto poput:

Étienne Albert Guignonis

rođen 12. siječnja 1893.

pozvan Gospodinu 25. lipnja 1961.

Ljudi su mirno šetali po tim ulicama, na suncu. Hodali su u svojim staračkim kožama, visoko podignutih mrtvačkih glava, nemarno zabacujući potkoljenicama i podlacticama. Prolazili su pored plakata, ulazili u trgovine, opipavali tkanine, meso peradi. Pušili su stojeći na autobusnoj stanici, očiju skrivenih ispod tamnih naočala. Njihove košulje i haljine imale su mokre polukrugove ispod pazuha. Nogama su snažno udarali o betonski pločnik, u pravilnom ritmu: topot muških potplata, brzi zveket ženskih potpetica.

Jedan svećenik u halji energično se išao posred ceste, i upravo je prelazio ulicu poprijeko. Malo zatim iskrsnulo je jedno vatrogasno vozilo na početku trga i počelo luđačkom brzinom voziti uz sam pločnik, krivudajući između automobila uz zvuke sirene. Negdje tamo kod brežuljaka zapalio se komadić nečijeg vrta zbog nesmotrenosti jednog klinca koji je htio spaliti nešto korova. Vjetar je malo zapuhao i vatra se uskoro raširila pred terasom velikom brzinom povećavajući svoj krug, uz čudno pucketanje. Stablo palme počelo je gorjeti poput baklje, a mnoštvo crnog dima sukljalo je visoko u nebo kad su vatrogasci stigli na kraj ulice.

Roch je ustao i ponovno krenuo. Polagano je prešao trg, duž vrta. Stare žene u ljetnim haljinama, od kojih su neke bile gušave, sjedile su na klupama i promatrale ga kako prolazi. Na drugom kraju pločnika nalazio se prodavač sladoleda, zatvoren u maloj drvenoj kućici na kojoj je pisalo:

ERNEST SLADOLEDAR

Iznad blagajne njihala se ploča:

Okusi dana:

ananas

limun

naranča

jagoda

vanilija

čokolada

praline

kava

dinja

tutti frutti

anis

Ćelavi muškarac s naočalama koji je sjedio u kućici pogleda Rocha. On nastavi hodati. Prije nego što će stupiti na cestu, zaustavi se na rubu pločnika. Dok su automobili prolazili ispred njega, šireći oblake sivog dima, podigao je glavu i ponovo pogledao u sunce. Bijela kugla bila je još uvijek na svom mjestu, vrlo visoko na nebu, žareći zemlju više nego ikad. Nije bilo načina da joj se pobjegne. Mogao je čovjek trčati dok ne izgubi dah, trčati po vreloom pločniku dok potpuno ne uništi cipele, mogao je trčati bosih nogu, pasti, iskrvaviti, nije mu bilo pomoći. Sunce bi i dalje bilo tamo, sjajeći pravilnošću

električne žarulje. Osvjetljavalo bi sve, pokazivalo sve, bez milosti. Mogao se čak pokušati spustiti ispod zemlje, zakopati se u jamu, pokriti se pepelom i prašinom. Uzalud. Ono bi još uvijek bilo tamo. Mogao se zavući u vlažnu rupu, u neki tunel. Tu bi bilo hladno, bilo bi mračno. Možda. Ali to ne bi spriječilo sunce da i dalje bude na svom mjestu na nebu, a svjetlo bi klizilo u podzemlje poput zmiје, svuda bi slijedilo Rocha neumorno, satima, danima, godinama, sve dok ne bi pao na tlo poražen. Unaprijed je izgubio. Već su fine zrake svjetla bile utisnute u njegovu kožu i nagrizale mu život, stanicu po stanicu. Svijet je bio bolesna životinja, neka vrsta golemog zloćudnog tumora s uzavrelim tekućinama, bjeličastim mrljama, iscjedcima gnoja, čudesnim pupanjem mrtve kože koja je rasla na sve strane, povećavala svoj obujam i sve više nalikovala na kovrčavu glavu. Trebalo je umrijeti, zauvijek nestati s lica sunca.

Kad bi barem uvijek bila noć, u gradovima, na obroncima planina, lagana i divna noć, bez mjeseca i zvijezda, bez ičega što bi se moglo uspeti i sjajiti u mraku, što bi moglo rastopiti stvari. Potpuno crnilo, ni plavo ni smeđe, crni mrak slijepca, u kojem bi svi izvori svjetlosti bili uništeni, i žar cigareta, i plamen šibica. Mrak u kojem bi sve zrake svjetla bile ugašene bez milosti. Gdje bi bili pregaženi fosforescentni satovi, krijesnice, crvena svjetla automobila. Pregaženi s bijesom, zatučeni štapom, ugušeni jastukom. Mogli bismo tako provesti mjesece, u uništavanju uličnih svjetiljki, trganju mačjih očiju, razaranju svih tih odurnih iskrica koje nagrizaju, koje škode. Mogli bismo polupati i ogledala, od straha da ne uhvate koju pobjeglu zraku i ne odbiju je u daljinu. I kada više ništa ne bi ostalo na zemlji osim te crne zavjese, pokrili bismo njome glavu, i tada bi bilo dobro.

9. 3. Les tableaux des exemples retenus

Nous présentons les résultats les plus fréquents, donc les plus attendus dans le reste du corpus :

1. article défini, équivalent zéro en croate

Roch était plutôt le genre de type à omoplates saillantes	Roch je bio tip s izraženim lopaticama
disloquait le rythme de ses jambes	remetilo njihov ritam
sauta par-dessus le parapet	preskočio zaštitnu ogradu
le soleil était brûlant	sunce je pržilo
il constata que le vent s'était levé	primijetio je da se podigao vjetar
puis il se recoucha sur le dos	zatim je ponovno legao na leđa
bicyclette contre le mur	bicikl uza zid zgrade
enlever le sel	spere (s njega) sol
le visage	lice
avec le torchon à vaisselle	kuhinjskom krpom
chercha le journal	potražiti novine
sur le lit	na krevetu
mais le paysage n'en est que plus beau	ali je krajolik zbog toga još ljepši
rayait le sol	padala je na tlo
le coin de ciel	komadić neba
après le yaourt	kad je pojeo jogurt
le parquet	parket
le plafond	strop
le papier	papir
le sommeil	san
dans le sud	na jugu
le tribunal	sud
le sang se mettait à couler	krv je počela teći
fanatiquement dans le vide	fanatično u prazno
on n'entend que le bruit	čuje se samo zvuk
le monde	svijet
derrière le comptoir	iza pulta
le criminel	zločinac
le contenu	novac
hanté par le désir	opsjednut željom
plongées dans le silence	uronile su u tišinu
ligota le torse entier	zgrčio mu cijeli prsni koš
le frisson	jeza
le spasme	grč
allongé sur le côté	ispružen na boku
le paquet de cigarettes	kutiju cigareta
il rendit le verre	zatim joj vrati čašu
Roch marcha sur le trottoir	Roch je (ukočeno) hodao pločnikom
dans le dos	na leđima
le ciel était vide	nebo je bilo prazno

le feu se répandait	vatra se (uskoro) raširila
donner le signal	dati znak
dont le centre était occupée	čije je središte zauzimao
contractant le diaphragme	stežući ošit
le nez	nos
le cerveau vide	praznih glava
frappaient fort le ciment	snažno udarali o betonski pločnik
le palmier commençait à flamber	stablo palme počelo je gorjeti
en longeant le jardin	duž vrta
l'air ne passe plus	zrak više ne prolazi
bouchent l'horizon	zatvaraju horizont
l'inculpé	optuženi
elle apparut dans l'encadrement de la porte	pojavila se na vratima
même l'orifice du robinet	sam otvor slavine
mais l'astre cruel resta marqué	ali okrutna je zvijezda ostala utisnuta
l'air aussi était humide	zrak je također bio vlažan
l'homme à lunettes	muškarac s naočalama
la fièvre	groznica
suivant la saison	ovisno o godišnjem dobu
en allant à la mer	odlazeći na plažu
longeant la côte	duž obale
sur la jante	oko oboda
à travers la colline	niz padinu
dans la chair vive	u živo meso
sur la dalle de pierre	na ploči kamena
regagna la route	vratio na cestu
la sirène de midi	podnevna sirena
la chaleur était totale, invincible	vrućina je bila potpuna, nesavladiva
sur la roue avant	na prednji kotač
laissa la bicyclette	prislonio bicikl
devant la porte de droite	pred vratima s desne strane
bruit dans la serrure	zvuk brave
vers la cuisine	prema kuhinji
dans la pénombre	u polumraku
la jeune femme	mlada žena
s'aspergeait la figure	prskao lice
la femme dit	žena upita
sans tourner la tête	ne okrećući glavu
dans la chambre	u sobi
sur la table	na stol
avec la pointe	vrhom
en dépliant la lettre	otvarajući pismo
sortit la carte postale	izvadio razglednicu
sur la photographie	fotografija
réservé à la correspondance	prostora za poruku
la jeune femme	mlada žena
sur la terre	na zemlji
la violence éclatait partout	nasilje je izbijalo posvuda

frappaient la chair	udarale u meso
la peau se bleuissait	koža je poplavila
dans la gorge rétrécie	u stisnutom grlu
remontent la colonne vertébrale	uspinju se kralježnicom
la machine	stroj
dans la boue	u blatu
sur la toile déchirée	na poderanom platnu
et la sueur coulait	a znoj (im) se slijevao
la ville entière	cijeli (je) grad
c'était toujours la nuit	još je bila noć
malgré la force	unatoč snazi
la cour d'assises	porotnog suda
trancha la gorge	prerezao grlo
fouiller la maison	pretražiti kuću
la vieille femme	staricu
depuis la plante	od tabana
grignotant la chair	grickajući mu meso
la peau	kožu
la nuque	potiljak
la tête	glavu
triturant la vie de Roch	mrveći na komadiće Rochov život
sentit la douleur se répandre	osjetio kako se bol širi
la sueur	znoj
la table à sa place	stol je bio na svome mjestu
devant la fenêtre	ispred prozora
dans la cuisine	u kuhinji
sur la peinture écaillée	po oljuštenoj boji
sur la table de nuit	na noćnom stoliću
il regarda la boîte de carton	pogledao je kutiju
dans la main gauche	u lijevoj ruci
à la plage	na plaži
marcha vers la porte	krene prema vratima
la transpiration	znoj
devant lui, la rue s'étendait	pred njim se pružala ulica
sur la fontaine	za zidić fontane
on n'échappait pas aussi facilement à la fureur	nije bilo tako lako pobjeći gnjevu
la guerre	rat
la chaleur s'était accumulée	vrućina se (danim) nakupljala
dans la matière	u materiji
la boule ronde était terriblement blanche	okrugla je kugla bila strahovito bijela
vers la périphérie	prema periferiji
la mer	more
déferlait sur la ville	prijetio gradu
rampaient sur la vase	puzale u mulj
qui avait apporté la vie	koje je donijelo život
maintenant elle apportait la mort	sada je donosilo smrt
la chaussée	cesta

dans la gorge	u grlu
Roch traversa la chaussée	Roch je prešao cestu
la tempête qui passait en lui	oluju koja se odvijala u njemu
devant la terrasse	pred terasom
il traversa lentement la place	polagano je prešao trg
il leva la tête	podigao je glavu
cognant sur la terre	žareći zemlju
courir sur la chaussée brûlante	trčati po vrelom pločniku
avec la régularité	pravilnošću
la lumière glisserait	svjetlo bi klizilo
rongeaient la vie	nagrizale (mu) život
que ce soit toujours la nuit	kad bi barem uvijek bila noć
sur la terre	na zemlji
on s'en serait couvert la tête	pokrili bismo njome glavu
règne l'odeur de journées de transpiration	vlada miris dana ispunjenih znojem
il laissa venir l'onde brûlante et froide à la fois	pustio je da ga prožme val, istovremeno i vruć i hladan
l'onde devint secousse	val ga je potresao
l'ampoule électrique	električna žarulja
se coiffa devant l'armoire à glace	počešlja se pred ogledalom na ormaru
buvait l'eau	popije vode
seule dans l'espace	sama u prostoru
l'avalanche de la lumière	lavina svjetlosti
l'insolation de tous les jours	svakodnevno izlaganje suncu
dans l'ombre	sjajiti u mraku
les côtes dessinaient	rebra ocrtavala
les petites gouttelettes	sitne kapljice vode
ferma les yeux	zatvorio oči
monta les escaliers	uspeo se stepenicama
posa en passant les clés	ostavio ključeve
les volets étaient tirés	prozorski kapci bili su spuštteni
laver les mains	oprati ruke
les pommes de terre seront cuites	krumpiri su kuhani
sous les arcades	ispod arkada
dans les assiettes	na tanjure
les murs	zidovi
les draps	plahte
les grandes pages	velike stranice
avaient sauté les barrages	preskočivši barijere
les bouts d'épopée	djeliće epopeja
les hommes	ljudi
les oreilles pleines	glave pune
sur les lieux	na mjesta
les faits étaient écrits	dogadjaji su bili zapisani
les clients blancs	bijelih gostiju
les tentatives	pobune
les choses se passent	stvari odvijaju
les poings se fermaient	šake su se skupljale

sous les matraques	od udaraca
les cheveux étaient collés	kosa se slijepila
les cœurs battaient	srca (divlje) tukla
les jambes flageolent	noge podrhtavaju
les bras n'ont plus de force	ruke više nemaju snage
les coups	udarci
les idées sont mortes	ideje su mrtve
les histoires	priče
les mâchoires serrées	stisnutih vilica
dans les rues	ulicama
les corps	tijela
dans les flaques sanglantes	u krvavim lokvama
déchire les chairs	trga meso
les cris éclatent partout	krikovi se čuju posvuda
où les habits ont été abandonnés	gdje je odjeća razbacana
sur les chaises	po stolicama
les paroles	riječi
les lentes processions	spore procesije
dans les ruelles vides	po praznim uličicama
les bannières blanches	bijele zastave
dans les ruisseaux	prema blatu
les économies de Mlle Morel	ušteđevina gđice Morel
soulevant au passage les forêts de poils	nadižući mu nakupine dlaka
dans les veines	u venama
les bruits de vaisselle	buka od pranja posuđa
les allumettes	šibice
les frissons recommencèrent	ponovno ga je uhvatila drhtavica
sous les aisselles	ispod pazuha
les voitures garées	automobili parkirani
les têtes extrêmement mobiles	živo okrećući glave
sous les semelles	za potplate
par-dessus les toits de tuiles	iznad bijelih krovova od crijepa
sur les rebords	na rubovima
sur les troncs	na stablima
les éclairs	munje
les astres	zvijezde
faire jaillir les flammes hautes	raspaliti plamenove visoke
les plaques	šahтови
les objets fondaient	predmeti topili
Roch ferma les paupières	Roch zatvori oči
les femmes	žene
pénétrait les interstices de leurs murs	prodirao u pukotine njihovih zidova
faisait éclater les recoins de pierre	razarajući skrovišta od kamena
les arbres étaient soulevés	stabla su se (polako) odizala
dans les cachettes pleines d'algues	u rupama punim algi
les lamproies	jegulje
les raies	raže
les rayons de lumière	zrake svjetla

les morceaux de bois	komadiće drveta
les automobiles étaient belles	automobili su bili lijepi
les prismes de lumière	zrake svjetlosti
les arbres	drveće
dans les coins de muraille	između zidova
les immeubles	zgrade
les vitrines	izlozi
les gens marchaient	ljudi hodali
les maisons se gondolèrent lentement	kuće su se lagano iskrivile
les frissons montaient	trnci su dolazili
les cheveux	kosa
dans les caveaux de famille	u obiteljskim grobnicama
sous les mausolées de faux marbre	u mauzolejima od lažnog mramora
ils passaient devant les affiches	prolazili su pored plakata
entraient dans les magasins	ulazili u trgovine
quand les pompiers sont arrivés	kad su vatrogasci stigli
tandis que les voitures filaient devant lui	dok su automobili prolazili ispred njega
les fines lames	fine zrake
dans les villes	u gradovima
sur les pans	na obroncima
les braises	žar
les allumettes en train de brûler	plamen šibica
les montres phosphorescentes	fosforescentni satovi
les vers luisants	krijesnice
les feux rouges	crvena svjetla automobila
crever les réverbères	uništavanju uličnih svjetiljki
même on aurait fracassé les miroirs	mogli bismo polupati i ogledala

2. article indéfini singulier, équivalent zéro en croate

il avait un squelette qu'on voyait partout	kostura koji se gotovo providio
dans un bureau de renseignements	u poslovnicu
c'était un vent d'est	bio je to istočnjak
derrière un mince rideau de brume	iza tanke magličaste zavjese
il longea un boulevard	prošao je bulevarom
il y eut un bruit	začuo se zvuk
un tablier de nylon déboutonné	raskopčanu pregaču od najlona
s'assit sur un tabouret	sjedne na stolac
pointe d'un couteau	vrhom noža
d'un coup de bouteille	udarcem boce
un chant de l'agonie	pjesmom agonije
un dortoir d'hôpital	velike bolničke sobe
avec un poignard	nožem
comme un fer rouge	poput vrućeg željeza
un vrai sérum de dragon	prava zmajska vatra
un torchon à vaisselle	s kuhinjskom krpom
un cachet	tabletu

un verre d'eau	čašu vode
Roch prit un peigne	Roch uzme češalj
il hésita un moment	trenutak oklijevao
comme un souffle d'air	poput povjetarca
un agent de police attendait	stajao je policajac
d'un orage magnétique	geomagnetskom olujom
d'un cataclysme infini	konačne kataklizme
dans un gouffre	u vrtlogu
creuser un trou noir	dubsti crnu rupu
d'un invisible ennemi	pred nevidljivim neprijateljem
comme un linge mouillé	kao (da mu je bila) mokra krpa
alla s'asseoir sur un banc	sjeo na klupu
à travers un écran liquide	kao po tekućem filmu
il y avait un marchand de glaces	nalazio se prodavač sladoleda
intérieur d'un trou humide	u vlažnu rupu
comme un serpent	poput zmije
un noir d'aveugle	crni mrak slijepca
côtes dessinaient une série d'arcs de cercle	rebra ocrtavala u nizu lukova
une longue face famélique	izgladnjelo lice
longea une série de rochers abrupts	produžio pored niza oštih stijena
il restait une série de halos minuscules	ostao je niz sićušnih mrljica
alluma une cigarette	zapalio cigaretu
remonta une rue en pente	popo se strmom ulicom
une jeune femme	mlada žena
sur une table	na stolić
c'était une pièce assez grande	bila je to dosta velika prostorija
dans une grosse marmite	u velikom loncu
et une lettre	i pismo
à côté d'une assiette	pored tanjura
d'une petite écriture fine	sitnim finim rukopisom
une carte postale achetée à florence	razglednica koju sam kupila u firenci
envoyé une carte postale	poslala je čak i razglednicu
semblable à une rumeur de foule en colère	nalik na graju bijesne gomile
une bagarre a éclaté	je izbila tučnjava
dans une salle de billard	u prostoriju za biljar
une campagne intégrationniste	integracijska kampanja
se faire donner une chambre	dobiti sobu
une forêt vierge pousse	raste divlja šuma
d'une lumière blafarde	blijedosivo svjetlo
sur une grande feuille blanche	na velikom bijelom papiru
dans une mare de sang	u lokvi krvi
une petite somme	mali iznos
une liasse de 20 000 fr.	svežanj s 20.000 franaka
écartant une mèche de cheveux	odmicala pramen kose
dans une rue bordée de marronniers	u ulicu zasađenu kestenima
une fontaine	fontanu
dans une tourmente invincible	nesavladivim vrtlogom
d'une implosion	implozije

une nappe gazeuse	plinska naslaga
une vague vapeur argentée	srebrnasti val pare
comme une vrille	poput svrdla
une paix effrayante	zastrašujući (je) mir
une mallette de cuir	kožnom torbom
une petite vieille	malena starica
une vraie montagne de peau	prava planina od kože
avec une peine inouïe	s golemom boli
écrit sur une plaque biseautée	ukošenom pločicom
à une allure folle	luđačkom brzinom
comme une torche	poput baklje
dans une petite baraque de bois	u maloj drvenoj kućici
une pancarte se balançait	njihala se ploča
d'une ampoule électrique	električne žarulje
une bête malade	bolesna životinja
ressemblaient de plus en plus à une chevelure crépue	sve više nalikovala na kovrčavu glavu
une nuit légère et magnifique	lagana i divna noć

2. a) article indéfini singulier, *jedan / neki* en croate

un blanc	jedan bijelac
d'un restaurant	iz jednog restorana
dans un hôtel « blanc »	u jednom „bjelačkom“ hotelu
dans un caveau	u jednoj grobnici
dans un mouvement brusque	u jednom naglom potezu
à un carrefour	na jednom raskrižju
un chat marchait de porte en porte	jedna je mačka išla od vrata do vrata
un gros homme au crâne chauve se rendait à son bureau	jedan je debeli ćelavko odlazio na posao
eux aussi connaîtraient un jour cette ignominie	i oni će jednog dana upoznati taj grozni osjećaj
un prêtre en soutane	jedan svećenik u halji
un gamin	jednog klinca
dans une ruelle	u jednu uličicu
il y a une lettre	ima i jedno pismo
dans une cafeteria	u jednoj kafeteriji
dans une grande pièce	u jednoj velikoj prostoriji
dans une armoire	u jednom ormaru
tombées d'une nappe	pale iz jednog stolnjaka
occupée par une place	zauzimao jedan trg
une voiture de pompiers	jedno vatrogasno vozilo
un état de fatigue douceux	nekakav tupi umor
à l'intérieur d'un rêve	u nekom snu
comme s'il y avait une plaisanterie	kao da (mu) je (u glavi) bila neka šala
pour une fabrique de réfrigérateurs	za nekog proizvođača hladnjaka
une étrange faiblesse	neka čudna slabost
une fatigue malsaine	nekakav nezdrav umor

3. article indéfini pluriel, équivalent zéro en croate

des épaules	ramena
des coudes	laktovi
des genoux	koljena
ressemblaient à des tendons	nalikovali na tetive
flottaient des détritrus	plutalo razno smeće
des bulles rouges et violettes	crveni i ljubičasti mjehurići
des figures incertaines	neodređene oblike
des vapeurs brouillées	blijeda izmaglica
des fleurs rouges	crveno cvijeće
des colonnes jaunes	žute stupove
des arcades	arkade
avec des zébrures régulières	u pravilnim prugama
des bruits couraient dans l'atmosphère	zrakom su se širili zvukovi
comme des bulles	poput mjehurića
des péripéties rares et absurdes	rijetki i apsurdni događaji
on passait des océans	prelazili su oceane
des plaines	ravnice
des villages	sela
on survolait des cratères	prelijetali vulkanska grotla
des réseaux de chemin de fer	željezničke pruge
des lignes à haute tension	vodove visokog napona
des lacs	jezera
comme des crachats	veliĉine pljuvaĉke
des noirs	crnaca
des blancs	bijelci
sous des prétextes divers	pod različitim izgovorima
des longs frissons froids	đugi hladni trnci
machine à des idées	stroj za proizvodjenje misli
des groupes d'hommes circulent	skupine muškaraca kruže
en portant des bannières	noseći zastave
des lambeaux aux fenêtres	prozori zastrti krpama
comme des montagnes	poput planina
puissants comme des taureaux	jaki poput bikova
détruisant des tendons	uništavajući tetive
et des muscles	i mišiće
bâillant des mâchoires	razvaljujući ĉeljusti
des odeurs bizarres de peinture bouillante	ĉudan miris uđarene boje
des passants venaient à sa rencontre	prolaznici su mu dolazili ususret
des pigeons tournaient en rond	golubovi su turalali
avec des plaques de goudron	asfaltom
jaillissait des étincelles électriques	vrcale elektriĉne iskre
des boules de feu	vatrene kugle
des torrents de napalm	bujice napalma
comme des ondes	poput valova
des hirondelles fusaient	lastavice su se topile
venaient des cris aigus	dopirali oštri krici
des liquides brûlants	vreli tjelesni sokovi
palpaient des étoffes	opipavali tkanine

des poulets	meso peradi
sur des bancs	na klupama
des vieilles femmes en robe d'été	stare žene u ljetnim haljinama
en répandant des nuages de fumée grise	šireći oblake sivog dima
avec des bouillonnements de liquides	s uzavrelim tekućinama
des taches blanchâtres	bjeličastim mrljama
des écoulements de pus	iscjedima gnoja
étouffés sous des édredons	ugušeni jastukom

3. a) article indéfini pluriel, *neki* en croate

des événements avaient pris place	dogodile su se neke stvari
-----------------------------------	----------------------------

4. article partitif, équivalent zéro en croate

sur du papier à carreaux	na kockastom papiru
ce n'était plus du sang qui coulait	u venama mu više nije tekla krv
mais de la lave en fusion	već rastaljena lava
marchaient comme de la vermine	hodali poput crva
quitterait comme de la mousse	napustilo (ga) klizeći poput pjene
leurs os casseraient comme du verre	kosti će im se lomiti poput stakla
j'ai eu des frissons	uhvatila me groznica

Dans la suite de notre mémoire, nous présentons quelques divergences par rapport aux résultats attendus :

1. démonstratif comme équivalent de l'article défini

pour la saison	za to doba godine
sur la feuille de papier journal	za tu stranicu novina
la maladie quotidienne	ta neprekidna bolest
voilà les nouvelles	to su eto novosti

2. forme correcte de l'adjectif

- adjectif défini

le velours noir	crni velur
le voile de sang	krvavi veo
le crâne chauve	ćelavi muškarac
la peau luisante	blistavi sloj boje

- adjectif indéfini

rythme d'une respiration normale	normalan ritam disanja
il s'installa sur une pierre plate	sjeo na ravan kamen

3. forme incorrecte de l'adjectif

- adjectif défini

un léger sourire	lagani smiješak
déplia un papier gras	razmotala masni papir
Roch arriva à un grand carrefour	Roch stigao do velikog raskrižja
par un vent furieux	bijesnog vjetra
par une sueur mauvaise	od teškog znoja
pareil à une grosse limace phosphorescente	poput debelog svjetlucavog puža golaća

- adjectif indéfini

l'esprit en alerte	pribrana uma
--------------------	--------------